

Eugène Muller

Contes et récits

BeQ

Eugène Muller

Contes et récits

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 268 : version 1.01

Sources

Eugène Muller, *Sous les marronniers*, Tours, Alfred Mame et fils, Éditeurs, 1885.

Eugène Muller, *Une mosaïque*, Tours, Alfred Mame et fils, Éditeurs, 1885.

Eugène Muller, *Le trésor de Jean Loupeau*, Tours, Alfred Mame et fils, Éditeurs, 1885.

Contes et récits

Le trésor de Jean Loupeau

« Ah ! si chaque coup de serpe me rapportait seulement un denier ! Oui, un pauvre petit denier, cette piètre monnaie qui n'est que la douzième partie d'un sou. Mon souhait n'est pas, je crois, exagéré. Et d'ailleurs, quand on souhaite l'impossible, pourquoi se gêner ? Il n'en coûte pas davantage. À un denier par coup de serpe, au bout du jour la somme serait ronde ; car alors avec quelle ardeur je travaillerais ! Combien de cent et de mille coups je donnerais avant le coucher du soleil ! Le soir venu, ma fortune serait faite certainement, et, à dater de demain, je pourrais vivre à ma guise : sans travailler, bien entendu. Sans travailler ! serais-je heureux ! »

Ainsi s'exprimait un jeune garçon se tenant immobile, les bras croisés, le nez au vent, au milieu d'un bois taillis.

Ce jeune garçon s'appelait Jean Loupeau, et

on aurait pu le surnommer le roi des paresseux.

Enfant de braves gens qui s'étaient refusé tout superflu, et parfois même le nécessaire, pour tâcher de lui faire apprendre un état, et pour lui laisser en outre quelque pécule, Jean Loupeau non seulement n'avait jamais voulu profiter des leçons d'aucun maître, mais encore, son père et sa mère morts, n'avait pas tardé à dissiper insoucieusement leur petit héritage. De sorte qu'un jour Jean Loupeau s'était trouvé à la fois et sans ressources et sans moyen honnête de pourvoir à ses besoins. Grand fut alors l'embarras de Jean Loupeau.

Tout autre à sa place – remarquez qu'il n'avait guère plus de vingt ans – n'eût pas hésité à s'offrir pour apprenti à quelque artisan, qu'il eût promis d'indemniser de ses sacrifices premiers par un temps plus ou moins long de travail gratuit. Sans aucun doute un brave homme se fût trouvé pour le prendre dans de telles conditions : et Jean Loupeau eût été ainsi mis à même de tenir dignement sa place dans ce monde. Mais la seule pensée d'être régulièrement assujetti à une tâche

quelconque effrayait trop Jean Loupeau pour qu'il prît une semblable résolution.

Force lui fut cependant d'aviser à quelque expédient s'il ne voulait pas courir la chance de loger à la belle étoile, de marcher nu-pieds, de jeûner tous les jours jusqu'au lendemain ; enfin s'il ne tenait à ne point payer trop cher les malheureuses dispositions qu'il ne savait pas vaincre.

Il alla d'abord à l'emprunt chez ses parents, chez les amis de son père ; mais parents et amis furent bientôt las d'obliger en pure perte celui qui ne semblait nullement songer aux moyens de s'acquitter un jour.

Il essaya ensuite de la mendicité ; mais la mendicité lui réussit d'autant moins qu'il était hors d'état d'inspirer la moindre pitié : « Va travailler ! » lui disaient tous ceux à qui notre paresseux tendait la main.

L'idée du vol lui vint aussi ; mais la crainte du châtement qu'il est difficile d'éviter le détourna de cette dangereuse voie.

Jean Loupeau vivait donc, si l'on peut ainsi dire, d'aventures, de hasards, ne cherchant à travailler qu'après avoir essuyé les humiliants refus des personnes sur la générosité desquelles il avait compté.

Et, en définitive, quelle tâche pouvait accomplir Jean Loupeau ? Des corvées de manœuvre, de portefaix : besognes fort rudes et peu lucratives pour la plupart, qui ne devaient que rendre plus forte son aversion pour le travail.

Or, un jour qu'il était réduit à la plus piteuse extrémité, un homme riche, à qui Jean Loupeau avait demandé l'aumône et qui le connaissait pour l'avoir assisté, le mena dans un grand bois, et là, lui mettant une serpe à la main : « Ce bois est à moi, lui dit-il, j'ai résolu de le faire abattre pour vendre les fagots ; mets-toi donc à l'œuvre, mon garçon, si tu t'en sens le courage ; et pour que ni toi ni moi ne soyons dupes l'un de l'autre, je te payerai à la fin du jour selon la quantité de branches que tu auras coupées, au prix habituel des bûcherons. »

Et l'homme riche s'en alla, laissant Jean

Loupeau dans une situation où voudraient se voir bien des braves gens qui, avec la meilleure volonté de gagner honorablement leur pain, ne trouvent personne pour leur en fournir le moyen. Cette situation sembla pourtant terriblement dure à Jean Loupeau, qui, au lieu d'entreprendre courageusement sa besogne, perdait le temps à déplorer que chaque coup de serpe qu'il donnerait ne lui rapportât pas au moins un denier.

Comme il comprit toutefois que plus il prolongerait ses lamentations, moins la somme touchée par lui à la fin de la journée serait importante, Jean Loupeau leva indolemment la serpe sur une branche, la laissa retomber de même, et...

Mais il faut vous dire que ces choses se passaient à l'époque où il y avait encore des fées, qui – quand elles n'avaient rien de mieux à faire sans doute – prenaient quelque plaisir à s'occuper des hommes.

Or, à peine Jean Loupeau eut-il donné un coup de serpe, qu'il entendit à côté de lui le petit bruit que fait une pièce de monnaie en tombant sur une

plaque de métal. Il tourne la tête, cherche, regarde ; que voit-il, posée sur l'herbe, presque à ses pieds ? – une petite sébile de cuivre, au milieu de laquelle brillait un beau denier tout neuf, bien marqué, bien poinçonné, à l'effigie du roi qui régnait alors.

Et Jean Loupeau d'ouvrir de grands yeux ébahis, et de sentir son cœur battre singulièrement ; car nul doute que quelque bonne fée du bois eût entendu le souhait qu'il avait formé et pris plaisir à le réaliser.

Sans plus différer, Jean Loupeau donna un nouveau coup de serpe, et aussitôt : din ! nouveau bruit semblable au premier ; nouveau denier dans la sébile.

Je ne m'arrêterai plus à décrire la joie de Jean Loupeau, car Jean Loupeau lui-même ne s'arrêta pas à y donner cours. Il était trop pressé de s'assurer par une nouvelle expérience de la réalité du fait.

Le voilà frappant à droite, à gauche, devant lui ; « pan ! pan ! » faisait la serpe en abattant les branches ; « din ! din ! » faisaient en même temps

les deniers, en tombant l'un après l'autre dans la sébile. Et qui plus est, quand il y en eut douze, voilà qu'ils disparurent et qu'à leur place se trouva un beau sou tout neuf, tout brillant aussi, et du meilleur aloi.

Je laisse encore à penser et le ravissement de Jean Loupeau et le redoublement d'activité qu'il dut déployer en présence d'un tel résultat. Jamais bûcheron n'avait attaqué taillis avec une telle précipitation ; mais aussi rapides, aussi nombreux que pussent être les coups, aucun n'était frappé sans qu'aussitôt le denier qui en était le produit vînt se joindre à ceux que contenait déjà la sébile.

Le tranchant de la serpe reluisait, scintillait, en se levant, en s'abaissant : c'était à éblouir. Les deniers bruissaient en tournoyant dans la sébile sonore : c'était à étourdir.

Combien de temps Jean Loupeau continua de frapper sans la moindre interruption, je ne pourrais le dire au juste. Toujours est-il que haletant, baigné de sueur, il s'arrêta enfin au moment où un certain nombre de sous – tous substitués successivement à autant de douze

deniers – disparurent à leur tour, faisant place à un beau petit écu d'argent, que Jean Loupeau ne put s'empêcher de prendre dans sa main et de palper, et de faire tinter sur une pierre, pour bien acquérir la certitude que ses yeux ne le trompaient point.

Plus aucun doute possible : c'était bien un petit écu ayant cours que Jean Loupeau possédait : un petit écu valant trente sous, – ou, pour mieux dire, trente fois douze deniers, – ou, pour mieux dire encore, représentant trois cent soixante coups de serpe donnés par Jean Loupeau.

Trois cent soixante coups de serpe ! Un beau total en vérité. Mais comme il ne lui avait fallu qu'une minime partie de la journée pour le réaliser, Jean Loupeau, aussitôt après avoir un peu repris haleine, se remit à l'ouvrage, et de nouveau il eut le plaisir de voir les deniers tomber dans la sébile, puis se transformer en sous, puis les sous se changer en un second petit écu qui alla rejoindre le premier dans la poche de Jean Loupeau.

Puis un troisième petit écu fut acquis comme les deux premiers, puis un quatrième, un cinquième, un sixième, un septième. Bref, lorsqu'au coucher du soleil Jean Loupeau, exténué de fatigue, fouilla dans sa poche pour en retirer les petits écus qu'il y avait successivement jetés, il y trouva un beau louis d'or de vingt-quatre livres, équivalent par conséquent à huit petits écus.

Un louis d'or de vingt-quatre livres ! c'était bien quelque chose, ma foi ! mais Jean Loupeau se trouvait cependant loin de compte, lui qui s'était imaginé, sans trop de réflexion, qu'une journée de travail, à un denier par coup de serpe, suffirait à lui constituer une jolie fortune.

Que n'ai-je demandé seulement un sou au lieu d'un denier ! s'écria-t-il tout d'abord : mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il venait de dire une grosse sottise ; car il lui avait été facile de comprendre qu'à ce taux nouveau il n'eût acquis qu'une somme douze fois plus forte, autrement dit douze louis, et douze louis ne sont pas une fortune.

Si j'avais demandé des livres ! pensa-t-il alors ; mais, avant d'énoncer tout haut sa pensée, il calcula pour savoir quel eût été le produit des livres substituées aux deniers, et il trouva un total de cinq mille environ. La somme était ronde, mais n'avait rien de si exorbitant qu'il ne fût possible de l'arrondir encore. À tout hasard Jean Loupeau s'écria : « Ah ! que si mon souhait était à refaire, je demanderais bel et bien des louis d'or au lieu de deniers ! »

Et sur cette exclamation Jean Loupeau gagna son gîte, où, grâce à la fatigue de la journée, il dormit jusqu'au lendemain du meilleur sommeil qu'il eût goûté jamais.

À l'aube cependant Jean Loupeau était déjà sur pied, et, la serpe sous le bras, s'acheminait vers le bois, car il avait hâte d'expérimenter sa nouvelle formule de souhait.

Il aborde le taillis, il lève la serpe et la laisse retomber sur une branche en disant : « Ah ! si chaque coup de serpe pouvait me rapporter *seulement* un louis d'or. »

Et il regarde à ses pieds, là où la veille

tombaient les deniers ; mais il ne voit que la sébile et rien dedans.

Désappointé, il veut croire que la fée n'a pas entendu, et le voilà répétant sa phrase en abattant une seconde branche ; mais cette fois encore, pas le moindre louis dans la sébile.

« Alors, s'écria-t-il en frappant un troisième coup, si c'étaient seulement des petits écus ! »

Mais pas plus de petit écu que de louis dans la sébile.

« Eh bien ! des livres, au moins ! » reprend Jean Loupeau.

Mais aucune livre ne se montra.

« Quoi ! pas même des sous ! » dit enfin notre ambitieux, qui commençait à craindre de n'être pas exaucé, même quand il redemanderait les simples deniers de la veille.

Mais, comme retentissait son coup de serpe, un sou tomba dans la sébile.

« Ah ! fit Loupeau, la bonne fée n'est pas prodigue ; mais, faute de mieux, contentons-nous de ce qu'elle veut bien nous donner. Elle est déjà

plus libérale aujourd'hui qu'hier, demain peut-être elle le sera plus encore. »

Et Jean Loupeau se mit résolument à l'œuvre.

Et chaque coup de serpe lui valant un sou, à la fin de la journée il se trouva possesseur d'une quinzaine de louis d'or qui, s'ils ne constituaient pas une fortune, en formaient au moins le joli commencement.

Pendant la première journée, Jean Loupeau, tout entier au saisissement que lui avait causé son aubaine inespérée, ne s'était guère préoccupé que de savoir si l'assistance surnaturelle dont il était l'objet lui serait continuée. Le second jour, il s'efforça uniquement de se persuader que si la bonne fée ne lui avait encore accordé que le sou par coup de serpe, le lendemain elle lui accorderait la livre, puis l'écu, puis le louis. Il y songea tout le jour ; il en rêva la nuit. Ce fut peine d'esprit perdue.

De retour au taillis, en donnant le premier coup de serpe, il formula encore son souhait ambitieux ; mais il demanda le louis d'or, et ce fut encore le sou de cuivre qui tomba.

Il ne pouvait lui être donné à entendre plus clairement que rien ne serait désormais changé dans le taux des largesses qui lui étaient faites.

Jean Loupeau en prit son parti, se disant que, fût-il même *réduit* à n'amasser que trois cents livres environ chaque jour, il ne lui faudrait pas un temps bien long pour jouir d'une certaine aisance ; quelques semaines devaient suffire.

Voilà donc Jean Loupeau qui reprend son travail, non plus avec la précipitation étourdie du premier jour, – l'homme le plus robuste n'eût pas tenu à cette extrême activité, – ni avec les inquiètes appréhensions de la veille, – car il n'avait plus à se leurrer de vagues espérances, – mais avec le calme de l'homme qui est sûr de voir sa peine très suffisamment rémunérée.

Alors, se hâtant dans une juste mesure, et prêtant l'oreille à la charmante musique des sous tombant dans la sébile, Jean Loupeau put rêver à l'emploi de sa future richesse, et jamais, autant qu'il s'en souvenait, il ne s'était senti aussi heureux qu'à dater de ce moment-là.

C'est qu'en effet Jean Loupeau, jusqu'alors

plongé dans la paresse, et par conséquent toujours en proie au plus maussade ennui, ne s'était jamais trouvé dans cette condition, doublement favorable aux idées riantes, de travailler sans dégoût et d'avoir la perspective d'un bel avenir.

La face épanouie, le geste aisé, il frappait gaiement sur les branches, en chantant à pleine voix ; c'était plaisir de le voir, de l'entendre.

Et Dieu sait si les projets allaient dans son cerveau un joli train !

Tout d'abord cependant, – conseillé par son instinct de paresseux, et partant résolu à ne travailler que le moins possible, – il ne laissait prendre à ses désirs qu'une médiocre extension. Il achetait une toute petite maisonnette, qu'il meublait de meubles très simples ; il bornait ses frais de nourriture et de toilette, et ne se permettait d'autre plaisir que celui de ne rien faire, car jusqu'alors ce plaisir avait été pour lui le plus enviable de tous.

Pendant toute la journée ses projets restèrent dans ces étroites limites. Mais le soir, à la vue de trente louis qu'il possédait déjà, il se demanda si

le travail au prix duquel il acquérait la richesse était dur à ce point qu'il dût regarder à le prolonger quelque peu afin de s'assurer une existence plus confortable.

La nuit porte conseil, dit-on. Quand il revint au bois le lendemain matin, Jean Loupeau avait déjà modifié d'une façon très sensible ses premiers arrangements. La maison qu'il devait acheter n'était plus aussi exigüe ; il la garnissait d'un mobilier moins modeste ; il ajoutait quelque luxe à son couvert, à ses vêtements, et il s'accordait certaines distractions ; toutes choses qui ne pouvaient qu'augmenter sa dépense.

Se transportant par l'imagination à l'heureuse époque où ses rêves devaient être réalisés, Jean Loupeau travaillait avec le plus charmant entrain. Le temps, que précédemment il avait toujours trouvé si lent, passait alors pour lui avec une rapidité vraiment surprenante. Le soir venu, il lui sembla que la journée eût été plus courte qu'aucune autre. Et cependant les quinze louis, amassés sou à sou, étaient là pour attester qu'il avait donné le même nombre de coups de serpe,

et par conséquent travaillé le même nombre d'heures.

Le jour suivant, ce fut avec la même ardeur heureuse et soutenue qu'il reprit son labeur, et d'autant mieux que, voyageant par l'esprit dans le beau pays des rêveries, il se plaisait à orner de plus en plus sa future condition. Il va sans dire que peu à peu aussi la dépense s'accroissait en conséquence, mais à chaque nouvelle acquisition :

Bah ! disait Jean Loupeau, c'est une demi-journée ou une journée de travail en plus ; mais qu'à cela ne tienne ! une journée de travail est si vite passée !

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas la marche toujours plus rapide des désirs de Jean Loupeau ; il suffira de dire qu'au bout d'une quinzaine de jours Jean Loupeau, le *ci-devant* petit rentier, avait tout simplement résolu de devenir un des premiers de sa province, tant par l'étendue de ses biens que par l'importance de sa personne. C'est une voie où il est si difficile d'enrayer que celle de l'ambition !

N'omettons pas cependant de remarquer, à la louange de Jean Loupeau, que, dans ses projets, les généreuses, les libérales intentions occupaient une large place. S'il enviait d'être puissamment riche, d'avoir une influence considérable, c'était surtout afin de venir en aide aux malheureux ; mais remarquons aussi que déjà ce futur bienfaiteur des pauvres gens prenait la ferme résolution d'agir bien moins en assistant les mendiants qu'en assurant une tâche convenablement salariée aux honnêtes travailleurs manquant de travail : car, disait-il en lui-même, ils ne sont guère dignes de pitié ceux qui, pouvant travailler, refusent de le faire, et d'autant moins que le travail dont le paresseux s'effraye, loin d'être une chose aussi terrible qu'on pourrait le croire, a, au contraire, de véritables agréments.

C'est dire que les idées de Jean Loupeau avaient subi une singulière transformation : la meilleure preuve en est que dès lors il s'était imposé, sans la moindre hésitation, près de deux années de travail ; car pour la réalisation des plans qu'il avait successivement refondus,

élargis, complétés, il ne fallait rien moins qu'une somme de deux ou trois cent mille livres.

Cet assujettissement de deux années lui semblait si facile à subir qu'aucun jour ne se passait sans que Jean Loupeau, dont l'esprit ne se reposait pas plus que les bras, ne s'imposât pour l'avenir quelque charge, et par conséquent sans qu'il allongeât plus ou moins la durée du labeur au prix duquel l'accomplissement de ses vœux devait être acheté.

Et plus les jours passaient, et plus Jean Loupeau apportait au bois de franche gaieté, d'heureuses pensées.

Or, comme chaque soir quinze louis d'or en moyenne s'ajoutaient à ceux qu'il possédait déjà, le temps vint bientôt où Jean Loupeau éprouva quelque embarras à garder sur lui ce trésor qui grossissait toujours ; et il ne voulait le déposer entre les mains de personne, car, outre qu'il ne connaissait personne à qui accorder une pareille confiance, il se promettait un grand plaisir de la surprise qu'il causerait partout en gardant soigneusement le secret sur sa richesse jusqu'au

jour où il commencerait à en jouir.

Il pensa donc que le plus sûr serait de chercher ou de pratiquer dans le bois quelque cachette où il irait chaque soir déposer le produit de sa journée.

À cet effet, il s'avisa de creuser, au pied d'un arbre facile à reconnaître, un petit trou que recouvrirait exactement la tranche de gazon enlevée et dans lequel il mit les louis dont sa poche sentait le poids.

Et, chaque soir, après avoir gaiement accompli sa tâche quotidienne, Jean Loupeau allait aussitôt déposer dans le trou les louis nouvellement acquis, et chaque soir il avait le plaisir de voir son trésor s'augmenter ; si bien qu'une fois, le trou étant plein jusque-là que la tranche de gazon ne pouvait plus se rajuster convenablement, Jean Loupeau pensa qu'au lieu d'agrandir la cachette mieux vaudrait en faire une seconde ; si quelque chance fatale voulait que l'une fût découverte et pillée, au moins devrait-il espérer que le contenu de l'autre lui resterait.

Jean Loupeau creusa cette fois au pied d'un

rocher, et recouvrit le trou d'une pierre. Et à partir de ce moment, ce fut là que chaque soir il vint alléger sa poche ; mais chaque matin, avant de se mettre au travail, il visitait sa première cachette pour s'assurer qu'elle était intacte.

Plusieurs semaines se passèrent encore, pendant lesquelles Jean Loupeau eut le plaisir de voir chaque matin le dépôt du pied de l'arbre dans le même état, et chaque soir le dépôt du pied du rocher s'accroissant de plus en plus. Un soir même il trouva sa deuxième cachette suffisamment pleine et résolut d'en ouvrir une troisième le lendemain.

Mais voilà que le lendemain, en arrivant au bois, il alla, selon sa coutume, vérifier la cachette de l'arbre ; Jean Loupeau n'y trouva plus vestige du trésor qu'il y avait déposé.

Son premier mouvement fut de courir à la cachette du rocher ; mais là encore pas un seul louis d'or ne restait.

Ces cachettes pouvaient bien contenir chacune deux à trois cents louis d'or, c'est-à-dire une valeur totale de cinq à huit mille livres. Et de ce

beau commencement de fortune, plus rien ne restait à Jean Loupeau, pas même un seul de ces pauvres, de ces misérables deniers, que primitivement il avait eu tant de joie à voir tomber, et qu'ensuite la procession des louis d'or lui avait fait prendre en mépris.

Le mécompte était grand, et profonde par conséquent dut être la consternation du jeune homme qui, se croyant déjà en partie enrichi, se retrouvait tout à coup aussi dénué qu'avant sa mystérieuse aubaine.

Pâle, le front baissé, les bras pendants, il resta un instant à considérer d'un regard morne la place où ses beaux louis d'or n'étaient plus. Mais bientôt, se redressant avec une fière résolution : Que fais-je là ? se dit-il, à quoi bon me creuser la tête pour savoir par qui et comment le coup a été fait ? C'est bien simple d'ailleurs. Je venais voir mes cachettes régulièrement tous les soirs, tous les matins. On m'aura surpris occupé à les ouvrir, les regarder, les refermer. Il n'en a pas fallu davantage. La leçon m'aura coûté cher sans doute ; mais, au lieu d'aller perdre le temps à

déplore ce fâcheux événement, bien plus sage serait de l'employer à rattraper la somme perdue, quitte à moi de savoir ensuite la mieux conserver. Allons ! allons ! à l'œuvre ! Pour redevenir riche, il ne m'en coûtera que des coups de serpe.

Voilà Jean Loupeau qui, les manches retroussées, la serpe à la main, aborde bravement le taillis ; mais il frappe un coup, deux coups, trois coups... et rien ne tombe, pas un sou, pas le moindre denier.

On peut s'imaginer si ce nouveau désappointement dut être pour Jean Loupeau plus cruel encore que le premier. Le pauvre garçon ne pouvait croire à la triste réalité, et frappa plusieurs autres coups en ayant soin de répéter son ancienne formule de souhait : il demanda successivement le denier, la livre, le louis ; mais il eut beau réitérer l'épreuve, rien ne tomba.

Enfin Jean Loupeau fut obligé de reconnaître qu'il était dépossédé, non seulement du trésor amassé, mais aussi du moyen d'en acquérir un nouveau.

Pareille mésaventure était vraiment de nature à

démoraliser le caractère le mieux éprouvé : car qui donc eût pu voir avec indifférence s'écrouler tant d'espérances, tant de beaux, tant de magnifiques projets, dont l'accomplissement semblait déjà certain ? Qui donc eût de gaieté de cœur accepté d'être rejeté de l'extrême richesse vers laquelle Jean Loupeau s'acheminait si joyeusement, dans l'extrême pauvreté où il n'avait plus à espérer aucune des jouissances que, non sans raison, il avait cru pouvoir se promettre ? Qui donc eût consenti à reléguer sur l'heure parmi les rêves menteurs de la nuit la séduisante réalité dont il avait été leurré pendant un certain nombre de jours ?

Qui ? – Eh bien, ce fut Jean Loupeau. Oui, ce Jean Loupeau, si faible pourtant autrefois, après avoir payé au découragement, aux regrets, l'inévitable mais rapide tribut du premier moment, du moment de la surprise, trouva soudain la force de dominer découragements et regrets, pour opposer une ferme contenance à la mauvaise fortune.

« Quoi ! s'écria-t-il, je me désolerais, parce

qu'au lieu d'être élevé à une brillante position je resterai dans l'humble condition que tant d'hommes acceptent bravement ! Quoi ! je m'estimerais profondément malheureux, parce que je n'ai pas les biens dont tant d'autres sont privés et qui ne désespèrent pas pour cela ! Quoi ! je me lamenterais à propos de cette aventure, et je prétendrais n'en avoir rien retiré qu'une amère déception ! Non ; ce serait sot, injuste, ingrat de ma part, car cette aventure est loin d'avoir été pour moi sans profit. Auparavant, c'est-à-dire quand j'avais le travail en horreur, je ne trouvais dans la vie qu'ennui, tristesse, dégoût ; j'étais mécontent de moi, envieux des autres, sans cesse inquiet, maussade ; les heures du jour me semblaient longues, pénibles ; pendant la nuit je ne goûtais qu'un mauvais sommeil, et toujours j'étais en quête de misérable, de honteux expédients pour me suffire. Tandis qu'aujourd'hui, c'est-à-dire depuis que j'ai appris à connaître le charme du travail, j'ai gaieté le jour, bon repos la nuit, et mon pain de chaque jour est assuré, que je peux manger sans honte, puisqu'il est le fruit de mes peines. Ces biens que

j'ai acquis ne valent-ils pas ceux que j'ai perdus ? Oh ! si. Je ne me plaindrai donc pas ; au contraire, je bénirai toujours l'auteur de la mystérieuse épreuve qui m'a démontré par l'expérience que dans le seul travail on peut trouver la dignité du cœur, la joie de l'esprit, le calme de la conscience. »

Là-dessus Jean Loupeau, entonnant un gai refrain, se mit à l'œuvre aussi résolument qu'il l'eût fait les jours précédents.

Et si, en n'entendant plus tomber les sous dans la sébile, il sentait revenir en lui quelque involontaire disposition aux regrets, il travaillait plus fort en chantant de plus belle. Aussitôt la fâcheuse disposition était conjurée. Et par cela même il acquérait une nouvelle preuve de la toute-puissante et très heureuse vertu du travail.

Or l'homme riche à qui appartenait le bois où Jean Loupeau travaillait n'était pas sans avoir remarqué l'activité dont celui-ci avait fait preuve dès le premier jour. Il vint, le matin même de la disparition du trésor, et voyant une grande étendue de taillis abattue : « C'est bien ! dit-il à

Jean Loupeau, voilà que tu as coupé assez de branches. J'ai maintenant une proposition à te faire. Mon intention est d'avoir des terres cultivées,ensemencées là où jusqu'à présent il n'y a eu que des bois. Pour cela il faut qu'un homme laborieux, courageux, se charge du défrichement. Mais, comme je ne veux avoir aucune surveillance à exercer sur cet homme, voici les conditions que je lui ferai : il arrachera les souches d'arbres, retournera la terre, bêchera, sèmera, employant à ce travail les jours, les heures, selon qu'il lui conviendra. Je lui fournirai les outils, les semences, et nous partagerons le produit de la récolte. D'ici là cependant, pour que cet homme puisse se suffire, je lui ferai l'avance d'une certaine somme que je prélèverai au jour du partage. Veux-tu être cet homme ? »

Jean Loupeau accepta.

Quatre mois plus tard, – à la fin de l'automne, – de beaux champs ensemencés verdoyaient à la place du taillis, où l'été suivant de magnifiques moissons jaunissaient. Et le blé coupé, battu, vendu, la part de Jean Loupeau, prélèvement fait

de l'avance qu'il avait reçue, était encore assez importante pour qu'il pût prendre à ferme un petit domaine, qu'il fit valoir en se fournissant lui-même d'outils, de semences, et en se suffisant jusqu'aux récoltes. Puis de l'épargne d'une première année il afferma des terres en plus pour la seconde. Puis le jour vint où il put acheter quelques arpents, puis sur son propre fonds bâtir une maisonnette. Puis il se maria, quand il crut avoir rencontré une jeune fille convaincue comme lui que le travail est la vraie source de toutes les nobles satisfactions, de toutes les prospérités durables. Puis il devint père ; et s'il arrivait qu'un de ses enfants parût se laisser gagner par les tristes et décevantes séductions de la paresse, il le ramenait aux douces joies, aux solides plaisirs du travail, en lui contant l'histoire que je viens de dire.

La poche de Louis

Le jeune Louis est, à ce que disent les bulletins paraphés du proviseur, un des bons petits élèves du lycée Henri IV. Un peu *rageur*, peut-être, ajoutent les camarades, c'est-à-dire fort nerveux, n'aimant pas beaucoup qu'on lui marche sur le pied, mais au demeurant cordial compagnon, franc, serviable et fidèle dans ses affections ; qualités dont ceux qui font ordinairement bande avec lui aiment à lui tenir compte.

C'est un gaillard réfléchi, appliqué, exact aux devoirs, aux leçons, qui d'ailleurs, notons-le à sa louange, a bravement gagné, cette année, trois ou quatre fois *sa Saint-Charlemagne*¹ ; mais pour

¹ Avons-nous besoin d'expliquer que l'honneur de prendre place au banquet traditionnel du jour de la vieille fête des Écoles n'est dévolu qu'aux élèves qui ont eu la première ou deux fois la seconde place dans les compositions

contenter son professeur de *lettres*, il ne laisse pas cependant de tenir à être aussi en très bons termes avec le maître de gymnastique. Aussi, quand le jeune Louis est au nombre de mes hôtes du dimanche, suis-je certain que les dossiers de fauteuils seront transformés en *barres parallèles*, et les tables en tremplins. Depuis quelque temps même, il s'adonne particulièrement à l'*arbre fourchu*, et son premier soin, en arrivant chez moi, consiste à se placer les mains sur le tapis, les pieds en l'air, pour que je constate les progrès réalisés par lui dans cet intéressant et magnifique exercice.

Or, l'autre jour, après avoir crié : « Vois donc, mon oncle, vois donc comme je me tiens bien maintenant ! » le voilà campé dans la pittoresque position que vous savez, me faisant admirer la facilité avec laquelle il intervertit son centre de gravité, quand tout à coup un certain bruit de grêle, de mitraille, se produit.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Ce n'est rien, mon oncle, fait-il en reprenant sa position normale pour rattraper deci, delà, sur le parquet une foule de petits objets éparpillés, ce n'est rien : c'est ma poche qui s'est vidée, quand je me suis dressé à rebours.

– Ta poche ? mais c'est un vrai bazar !

– Ah ! tu sais, mon oncle, on a toujours quelques *affaires* sur soi.

– Quelques affaires, dis-tu ? Je te trouve modeste. Je serais curieux d'en dresser l'inventaire. »

Et les autres enfants riant de l'opération, je procédai au dénombrement qui suit :

1. Une toupie ordinaire teinte en rouge violacé.

2. Une ficelle garnie d'un large bouton de nacre, pour lancer la susdite toupie.

3. Douze billes, dont huit grises et quatre *marbres*.

4. Un petit canif à manche d'écaille.

5. Un soldat de plomb.

6. Un petit porte-monnaie en cuir rouge, contenant deux pièces de 20 centimes.

7. Un bouchon de liège troué dans sa longueur et portant quatre épingles enfoncées près du trou.

8. Une allumette bougie.

9. Un débris de verre épais, qui a dû appartenir à une glace, car on y voit encore un peu d'étamage.

10. Un morceau de cire à cacheter.

11. Un toton d'ivoire.

12. Une croûte de pain.

13. Un pinceau emmanché d'un débris de monture d'ombrelle.

14. Une écorce d'orange.

15. Un morceau de caoutchouc mâché.

16. Une pastille de chocolat.

Toute cette bimbelerie accumulée sur le coin d'un guéridon.

« Çà, demandai-je au jeune collectionneur, me diras-tu bien la raison d'être d'un tel

assortiment ?

– Pardi ! mon oncle, c'est pour jouer.

– Très bien !

– Au lycée, d'ailleurs, nous en avons tous comme ça.

– Eh ! mon enfant, je n'en doute point, je ne t'en fais aucunement un crime. Seulement il me vient une réflexion qui peut-être ne t'est pas venue..., pas plus qu'à tes cousins et cousines qui s'égayent devant ce petit monticule d'*affaires*. Cette réflexion, veux-tu que je te la communique ?

– Oui, mon oncle.

– Quand je t'ai demandé : « Pourquoi tout cela dans ta poche ? » tu m'as répondu : « Pour jouer. »

– Oui, mon oncle.

– Eh bien ! je trouve, et cela sans grands efforts, que pour te mettre en possession de ces menus objets qui ne sont chez toi qu'à l'état de jouets, il a fallu à peu près le concours du monde entier. Les cinq parties du monde ont été mises à

contribution ; les déserts explorés, les mers sillonnées, la terre fouillée, les airs dépeuplés ; des légions d'hommes ont travaillé, trafiqué, risqué leur vie ; des quantités d'animaux ont péri, fourni leur dépouille..., que sais-je ?...

– Oh ! mon oncle, tu veux rire, sans doute ?

– Point du tout, et tu vas bien le voir. Donne-moi ces objets les uns après les autres.

– Voici d'abord la toupie.

– Autant que je puis voir, elle est faite de bois de hêtre. Le tourneur n'a pas eu à aller chercher bien loin cet arbre, qui croît un peu partout ; mais pour la façonner, cette simple toupie, il a fallu qu'un tour fût monté, et un tour, même dans sa forme primitive, comporte des bâtis de chêne, des pivots de métal ; puis il a fallu des ciseaux, des gouges aux mains de l'ouvrier : ces outils, il a fallu d'autres ouvriers pour les forger, les limer, lorsque d'autres ouvriers mineurs ont eu extrait de la terre le minerai de fer qui, après avoir été de la *fonte*, est devenu de l'acier par une opération qui a exigé tout un nouveau personnel, tout un nouvel agencement d'usine. Le tourneur, pour les

aiguiser, s'est servi d'abord d'une meule venue de quelqu'une de nos montagnes, et il leur a *donné le fil* sur une pierre dite *du Levant*, parce qu'on en apporte surtout d'Asie ; et il a aidé à cette dernière façon en mettant sur la pierre de l'huile d'olive, produit de nos régions méridionales.

« Pour donner à ce jouet sa couleur violacée, on l'a plongé dans une eau où avaient bouilli des copeaux d'un certain bois dit *de Campêche*, et ainsi appelé parce qu'il nous vient d'un pays de ce nom, situé, si je ne me trompe, au bord du golfe du Mexique.

« Notons que pour rendre cette teinture plus adhérente, en même temps que pour en accentuer la teinte, on y a mêlé un peu d'un certain sel nommé *alun*, qui a pu nous être expédié de la Hongrie ou de la Grèce, où il se trouve en quelque sorte tout naturellement préparé.

« Je ne mentionne pas le fer qui sert de pivot à la toupie, puisque nous avons déjà parlé des mineurs, des forgerons, des limeurs, sans oublier les gens qui ont fourni aux mineurs des pics et

des brouettes, de la poudre pour faire sauter les rochers ; de ceux qui ont bâti les fourneaux, de ceux qui ont taillé les limes, etc.

« Passons à la ficelle. Un paysan a semé du chanvre dans une terre qu'il a dû au préalable fumer, bêcher. Les tiges mûres, on les a arrachées, on les a rouies dans l'eau : on les a séchées, on en a enlevé la filasse, qu'on a peignées, et dont le cordier a ensuite garni sa quenouille, pour filer ces brins qui, retordus ensemble, ont donné cette ficelle.

« Je vois là un bouton de nacre : la nacre, surtout celle qui sert à confectionner les objets d'une certaine dimension comme celui-ci, est due aux huîtres perlières qui se pêchent à Ceylan, dans la mer des Indes.

« Voici les billes ; elles sont faites en Saxe ou en Hollande : les grises, d'une espèce de grès très fin ; les *marbres*, d'un albâtre commun. Il faut, pour les produire, tout un attirail de meubles qui les roulent, de tambours qui les lustrent. C'est une industrie d'une véritable importance.

« Du petit canif à manche d'écaïlle, je ne

remarqueras que la garniture, cette écaille même, qui, tu le sais, peut être due à la carapace d'une espèce de tortue marine nommée *caret*, que l'on pêche dans les mers du Sud.

« Mais voici qu'on y a incrusté quelques petits fils d'or ou dorés. Quoi qu'il en soit, d'où vient le précieux métal qui y figure en quantité plus ou moins grande ? Peut-être de Californie, peut-être d'Australie, peut-être du sein des montagnes de Russie ou de Sibérie, où de malheureux condamnés vont le chercher.

« Je prends le soldat de plomb. D'où vient le plomb ? La France en fournit, mais sans pouvoir suffire à sa consommation, et il lui en arrive de Prusse, d'Angleterre, d'Écosse.

« Passons au porte-monnaie. Il est fait de cuir dit de Russie, nouveau tribut du grand empire à la poche du lycéen ; le fermoir est de cuivre, or le cuivre vient plus particulièrement de la Suède. L'intérieur est garni de soie rose. La soie a été filée par l'industrielle petite chenille qu'on a dû mettre à mort pour s'approprier son brillant travail ; quand on a voulu teindre cette soie, on a

employé la cochenille, une espèce de coccinelle qui vit sur le nopal, plante grasse des contrées équatoriales américaines.

« L'argent que nous trouvons là, à l'état monnayé, peut provenir du Pérou, de la Norvège, de la Sibérie, de la Bohême ; nous avons un jour parlé du monnayage, et tu dois te rappeler que c'est œuvre très longue et très minutieuse.

« Le bouchon a été taillé dans l'écorce d'un chêne, qui croît particulièrement dans la région pyrénéenne, ou encore dans nos nouvelles possessions d'Algérie. Quant aux épingles que tu y as, je crois, plantées pour constituer une sorte de métier à tricoter des cordons, elles sont le produit d'une industrie des plus compliquées. Chaque épingle, avant d'être achevée, passe aux mains d'une trentaine d'ouvriers.

« Cette allumette-bougie représente d'abord une mèche dont le coton a dû être récolté aux États-Unis d'Amérique ; de la cire qu'ont fournie les abeilles et que la rosée et le soleil ont blanchie ; du soufre qu'on va ordinairement chercher dans les crevasses des volcans de

Sicile ; enfin du phosphore qu'on extrait, non sans travail, des os des animaux.

« Mais allons plus vite, car nous n'en finirions pas. Sur ce fragment de glace qui a été obtenu en fondant ensemble du sable et un sel retiré des herbes marines, je vois du mercure, qui a dû venir d'Autriche, d'Espagne, de la Chine ou du Pérou.

« Pour former ce morceau de cire à cacheter, on a mélangé avec de la térébenthine de Venise ou des Landes bordelaises une certaine quantité de laque, substance recueillie aux Indes orientales sur des plantes qu'ont piquées certains insectes.

« Pour fabriquer ce toton d'ivoire emprunté aux défenses d'un éléphant africain, il a fallu que quelque intrépide chasseur risquât sa vie.

« La croûte de pain nous ramène à nos laboureurs, à nos meuniers, à nos boulangers.

« Pour fabriquer ce pinceau, on a pris la plume d'un corbeau, ou d'un poulet ; le poil en a été fourni par quelque quadrupède de nos pays ; mais tu as imaginé d'y joindre un manche de baleine, et pour te fournir ce morceau de fanon, des

navires, de hardis matelots ont dû s'aventurer, non sans péril, dans les mers du Nord.

« L'écorce d'orange nous transporte encore en Espagne ou aux îles de la Méditerranée.

« Le caoutchouc, qui est le suc d'un arbre de l'Amérique du Sud, a dû traverser le Grand Océan pour nous arriver, et de même le cacao, qui a servi à fabriquer cette pastille de chocolat, par son mélange avec le sucre dû à la betterave, qui croît dans nos plaines, ou à la *canne*, plus particulièrement cultivée aux Antilles.

« Nous voilà au bout de l'inventaire. Eh bien ! mon ami Louis, qu'en penses-tu ? Étant donné que tu voudras bien, par la pensée, mettre à côté de chacune des mentions que nous avons faites de ces quelques objets l'outillage, le personnel qui les a produits, je te demande ce qu'il te semble de l'étendue de ce concours. Et que serait-ce donc si, au lieu de n'inventorier que le contenu de ta poche, je m'avisais de passer en revue les objets qui garnissent cette chambre, les habits qui nous couvrent, les matériaux qui ont servi à faire cette maison ?

– Ce serait vraiment infini, dit le jeune Louis.

– En ce cas, lui répliquai-je, tire toi-même la conclusion d'un examen de ce genre.

– Eh bien ! mon oncle, la conclusion, c'est que dans le monde, et sans que trop souvent nous y prenions garde, chacun fait son profit du travail de beaucoup d'autres.

– Bien dit, mon enfant. Honneur donc au travail et aux travailleurs de tous les pays, de tous les ordres, de toutes les conditions, et honte à ceux qui, dans ce grand concert d'efforts, passent et demeurent sans y prendre part, sans être pour rien dans l'œuvre commune, dans l'œuvre universelle. Et j'espère bien, mes enfants, que vous ne voudrez pas être parmi ceux-là. »

Premier en géographie

Mon ami Ludovic me racontait l'autre jour un de ses souvenirs d'enfance :

C'était dans le petit collège de province, où j'ai perdu, – par ma faute, bien entendu, – deux ou trois de mes jeunes années.

Chaque samedi, dans la classe dont je faisais partie, on nous donnait à faire une composition sur tel ou tel ordre de matières, et le lundi, – jour où était proclamé le résultat du concours, – l'élève dont la *copie* avait été jugée la meilleure prenait place pour toute la semaine à la tête du premier banc, – ce qui constituait la plus marquante distinction honorifique qu'il fût possible de décerner dans le cours ordinaire des études.

Un lundi, l'on nous proposa pour motif de composition l'exposé statistique des États composant la confédération germanique.

Il va sans dire qu'avant même de nous faire connaître le sujet que nous aurions à traiter, le professeur avait ordonné le dépôt entre ses mains de tous nos traités de géographie ; mais, de même qu'il nous laissait nos dictionnaires les jours de thème ou de version, de même il nous autorisa à conserver nos atlas, qui, autant qu'il put le croire, devaient nous servir simplement d'aide-mémoire.

Je sais fort bien que pour mon compte, si l'atlas m'eût quitté en même temps que le livre, j'eusse été fort empêché non seulement de faire figurer à son rang respectif aucune des provinces qui baignent le Rhin, l'Elbe ou le Danube, mais peut-être même de nommer les plus importants des nombreux États dont il fallait cependant, pour satisfaire au programme du concours, indiquer et la capitale, et l'étendue approximative, et le chiffre de population.

Mais mon atlas me resta, lequel par extraordinaire différait de celui qui était généralement adopté dans la classe, et dont mes camarades avaient tous un exemplaire.

Or, pendant que leur atlas, ouvert à la carte

d'Allemagne, ne mettait sous leurs yeux qu'un ensemble de dispositions topographiques où ils devaient orienter leur savoir et leurs souvenirs, il se trouvait que le mien portait, annexé au plan des territoires germaniques, un tableau méthodique et complet des royaumes, principautés, duchés, avec les villes principales et le chiffre des populations.

Par ce fait les chances de succès étaient, comme vous le voyez, rendues singulièrement inégales. L'idée ne me vint pas pourtant de les égaliser en allant remettre au professeur le guide trop explicite dont le hasard m'avait gratifié.

C'était mal, très mal assurément, ce que je faisais là, ou plutôt ce que j'omettais de faire. Mais que voulez-vous ? cette place d'honneur que je n'avais jamais possédée était si séduisante ! La tentation, – et il en arrive trop souvent ainsi, – fit taire les scrupules. Je ne portai pas mon atlas au professeur, et je rédigeai ma composition à l'aide du tableau, que j'eus grand soin de dissimuler autant que possible sous mon coude, pour que mon voisin ne le remarquât pas.

Et quand on recueillit les copies, je donnai très effrontément la mienne.

À peine cependant l'eus-je donnée, que j'aurais voulu pouvoir la reprendre ; mais le courage me manqua pour confesser ma supercherie. Je m'effrayai du scandale à provoquer, de la punition à encourir. Et je laissai aller les choses ; mais non pas, croyez-le bien, en conservant une parfaite tranquillité de conscience.

Deux jours devant s'écouler avant que je connusse le résultat de la fraude, je fus pendant ces deux jours livré aux plus pénibles appréhensions. J'aurais voulu arrêter les ailes du temps, qui me semblait s'envoler avec une rapidité extraordinaire. Dans la nuit du dimanche au lundi, je rêvai qu'on me promenait enchaîné par la ville en montrant à la foule indignée contre moi la feuille de l'atlas où j'avais copié ma composition, et qu'on avait en outre attaché sur ma poitrine comme un écriteau d'infamie.

Convaincu alors que la crainte d'être découvert était la seule cause des angoisses qui

me torturaient, mon premier soin en arrivant à la classe le lundi matin fut d'anéantir l'unique témoin qui pût déposer contre moi.

La tête et les mains dans mon bureau, j'enlevai la carte d'Allemagne de mon atlas, et je déchirai en mille morceaux le tableau auquel revenait tout le mérite de ma composition.

Cette exécution terminée sans que personne s'en fût aperçu, je crus que j'allais respirer à l'aise et retrouver mon calme d'esprit.

Mais j'eus beau me répéter, me persuader que mon secret ne pouvait plus être trahi que par moi-même, qui avais tout intérêt à le bien garder, je ne retrouvai pas le calme d'esprit ; mon tourment continua, il devenait de plus en plus vif à mesure que se faisait plus prochain le moment où j'allais sans doute recevoir un honneur immérité.

Dix fois dans la matinée, je fus sur le point de confesser à haute voix, devant tous, le méfait dont je m'étais rendu coupable ; mais toujours un sentiment de fausse honte me retint.

Et toujours, d'ailleurs, le mauvais instinct qui

m'avait conseillé la fraude me démontrait que je devais en recueillir tranquillement le fruit, puisque rien ne pouvait prouver que je n'y avais aucun droit ; mais, en dépit de ces insidieuses suggestions, je me sentais frémir de la tête aux pieds rien qu'en jetant les yeux sur cette place où déjà je croyais être assis.

Enfin voici le professeur qui, tranquillement installé dans sa chaire, prend en main la liasse des copies qu'il a examinées, et s'apprête à faire connaître le rang obtenu par le travail de chacun.

Je remarque qu'il me regarde avec une certaine insistance ; alors je baisse mes yeux, devant lesquels d'ailleurs un voile semble s'étendre, et j'entends dans ma tête comme un lointain bourdonnement de cloches.

Un silence, – qui pour moi avait quelque chose de tristement solennel, – s'établit. Le maître dit : « Je vais lire la liste des places méritées dans la composition de géographie. »

À cet instant je relève bravement la tête. Le principe du bien vient de l'emporter en moi sur le principe du mal qui jusque-là a été le plus fort.

J'ai enfin le courage de ma faute. Je n'attends plus que d'entendre proclamer mon nom par le maître pour lui déclarer aussitôt, – quoi qu'il puisse m'arriver, – que je suis indigne de la distinction qui m'est échue.

Le maître reprend : « Premier : Monsieur... »

Ce n'est pas moi qu'il nomme ; mais il continue à me regarder.

« Second... » Ce n'est pas encore mon nom qui tombe de ses lèvres, mais son regard ne me quitte pas.

Je le regarde aussi, ébahi, stupéfait.

« Troisième... » – Cette place ne m'est pas plus accordée que les deux autres. – « Quatrième, cinquième, sixième... » Point de Ludovic. J'entends nommer tous mes camarades les uns après les autres, et lorsque, enfin, il ne lui reste plus que mon nom à prononcer : « Quant à la composition de M. Ludovic, dit le maître, il faut que je l'aie égarée. Je me souviens parfaitement de l'avoir reçue ; mais il m'a été impossible de la retrouver. J'en suis désolé pour M. Ludovic, qui

peut-être aurait été le premier si sa copie avait pu faire partie de celles que j'ai examinées. Mais M. Ludovic voudra bien être indulgent pour moi en se rappelant que je le suis quelquefois pour lui. D'ailleurs, j'espère que cela ne m'arrivera plus. Ces choses-là n'arrivent pas deux fois. »

Il était évident d'après ces paroles, articulées sur un ton tout particulier, que, frappé de la valeur inaccoutumée de ma composition, le maître était allé, à mon insu, aux renseignements dans mon bureau, où il avait trouvé l'atlas que je n'avais pas encore songé à mutiler. J'en eus la preuve quelques jours plus tard. L'atlas s'étant trouvé par hasard sous ses yeux, le maître, qui s'aperçut que j'avais fait disparaître le témoin du délit, m'infligea un lourd pensum qu'il motiva ainsi : « Pour avoir déchiré le tableau explicatif de la carte d'Allemagne. »

Quoi qu'il en fût, la leçon était bonne, et surtout délicatement donnée : mes camarades en prolongeaient les effets, car, eux qui ne savaient rien, ils me plaignaient de la meilleure foi du monde du tort que sans doute le maître m'avait

fait en égarant ma copie.

Mais cette leçon, si grave qu'elle pût être, ne me sembla rien auprès du châtiment que ma conscience s'était infligé d'elle-même.

Il y a longtemps, bien longtemps même de cela ; je n'ai jamais oublié cependant les transes dans lesquelles j'ai vécu pendant ces deux interminables jours.

Depuis, j'ai parfois rencontré des gens niant l'existence du remords, qu'ils prétendaient confondre avec la crainte de la punition. Je leur ai raconté cette histoire.

Les ai-je convaincus de leur erreur ? Je l'ignore. Mais je sais que par leur doute ils ne m'ont pas enlevé ma foi. Je crois à la conscience, qui est en nous comme une parcelle de l'âme divine, et je suis heureux d'y croire comme je suis heureux de croire en Dieu.

Les groseilles

Mon grand-père, – le meilleur homme du monde, – nous aimait, nous ses petits-enfants, comme tous les grands-pères aiment leurs petits-enfants.

En revanche, comme la plupart des petits-enfants, – je dis seulement la plupart, car, Dieu merci, il doit y avoir quelques heureuses exceptions, – nous nous montrions avec lui d'autant plus volontaires qu'il était plus faible, d'autant moins soumis qu'il était moins impérieux, d'autant moins craintifs qu'il était moins sévère.

Ses idées de résistance à nos caprices : pauvres résolutions qui ne tenaient guère devant nos cajoleries ; – ses recommandations : chansons qui, comme on dit, entraient par une oreille pour sortir par l'autre ; – ses gronderies, et même ses menaces, quand nous avons réussi à le

fâcher : semblants d'orage bien vite conjurés par nos semblants de repentir.

Dire que le brave homme, pour occuper les loisirs de sa retraite, consacrait ses soins les plus assidus à la culture d'un beau jardin, et qu'en dépit des ravages toujours exercés par nous, toujours déplorés par lui, il n'avait jamais su nous interdire l'accès de ce jardin, c'est montrer à combien de rudes épreuves notre intraitable étourderie dut mettre son infatigable tolérance.

Une fois pourtant que, par impossible, nous avons été plus impitoyables que de coutume pour ses chères plantations, le patient jardinier perdit ou sembla perdre patience ; du même coup, il jura et que nous ne mettrions plus les pieds dans son jardin, et qu'il irait lui-même porter plainte à nos parents pour qu'une forte punition nous fût infligée. Nous le quittâmes sous le coup de ces terribles serments.

Mais serments de bon-papa ! Il vint chez nous le lendemain, et non seulement ne porta aucune plainte, mais encore nous embrassa, nous choya comme s'il eût voulu racheter la peine qu'il

sentait nous avoir faite la veille. Et, quand nous retournâmes chez lui, il ne fallut que très peu de prières pour qu'il nous rouvrît cette bienheureuse porte du jardin, qui devait cependant nous être fermée à tout jamais.

« Allez, mes chéris, allez, nous dit-il en s'efforçant d'adoucir encore sa voix déjà si douce naturellement, amusez-vous, amusez-vous bien ; mais, je vous en prie, soyez sages : respectez mes fleurs. Vous savez que je ne refuse jamais de vous en donner quand vous m'en demandez ; mais je n'aime pas que vous les cueilliez vous-mêmes : vous ne prenez pas assez de précautions. Quant aux fruits, il n'y en a aucun de mûr, sinon les grappes des deux groseilliers que votre mère s'est réservées pour en faire des confitures. Je n'ai donc pas besoin de vous recommander de ne pas toucher aux poires, aux pommes, qui sont encore vertes ; car vous êtes assez raisonnables pour comprendre que si vous les détruisez maintenant, vous n'aurez pas le plaisir de vous en régaler plus tard. Et je vous avertis, reprit-il en tâchant de se donner un air sévère, – que si vous avez le malheur de porter la main sur les

groseilles, je ne vous le pardonnerai pas.

– Sois tranquille, grand-papa, sois tranquille. »

Et nous voilà lâchés dans le jardin.

Quelques minutes plus tard, le bon papa, qui n'avait pas cru inutile de s'assurer par ses yeux si ses recommandations étaient bien suivies, nous trouvait tranquillement installés autour des groseilliers, dont nous *broutions* à qui mieux mieux les belles grappes écarlates. Je dis que nous broutions ; en effet, chacun de nous, les mains bien ostensiblement croisées derrière le dos, le cou tendu, happait des lèvres et des dents les fruits pendus aux branches.

« Eh bien ! cria-t-il, aussi surpris qu'irrité, – car, au lieu de nous enfuir ou tout au moins de paraître intimidés par son approche, nous semblions, au contraire, poursuivre avec plus d'activité notre coupable besogne, – eh bien ! c'est ainsi que vous tenez compte de la défense ! Voilà ce que vous faites de mes groseilles ! Ah ! cette fois, par exemple, n'attendez point de grâce. Je vais instruire vos parents, qui vous châtieront d'importance. »

Et tous ensemble de nous écrier aussitôt : « De quoi te plains-tu, grand-papa ? Tu vois bien que nous n'y *portons pas les mains*, à tes groseilles ! »

(L'un de nous avait trouvé cet habile expédient pour enfreindre la défense, et les autres n'avaient pas hésité à l'adopter.)

« Quoi ? Comment ? » fit le cher homme, qui cherchait à s'expliquer le sens de nos paroles, car il n'avait plus présents à la mémoire les propres termes de sa recommandation.

Nous les lui rappelâmes en riant.

Il ne nous semblait pas que sa colère pût tenir contre une telle explication, car nous nous souvenions d'avoir dû mainte fois l'oubli d'un méfait à quelque ingénieuse répartie.

Mais cette fois le succès trompait notre attente ; au lieu de se déridier, le visage du grand-père ne faisait que s'assombrir davantage, et nous comprenions que la menace jusque-là demeurée sans effet allait bientôt en produire de redoutables.

Nous voilà donc, avec les plus vives protestations de regrets, implorant un pardon tant de fois obtenu, tant de fois immérité.

« C'est bien, – nous dit enfin le grand-père après avoir paru quelques instants sourd à nos supplications, – vous êtes dans votre droit ; c'est pourquoi je consens à ne pas parler de cette affaire à vos parents. »

Nous n'en demandions pas davantage.

Mais quelle fut notre surprise lorsqu'en rentrant, un peu plus tard, à la maison paternelle, nous nous entendîmes condamner à deux jours de *pain sec* et de complète réclusion, pour avoir gravement désobéi à notre bon papa !

Force fut bien de nous soumettre au châtiment que nous savions avoir mérité, et dont nous avions cru être quittes. Nous l'acceptâmes donc sans protester auprès de nos parents, – qui d'ailleurs n'eussent guère tenu compte de nos réclamations, – mais non pas sans murmurer entre nous, moins encore contre la sévérité que contre l'inexplicable conduite du grand-père, qui, après avoir semblé nous faire grâce, était si

fâcheusement revenu sur sa clémente détermination. Il ne nous avait pas accoutumés à ces manques de parole.

Or comme, à l'heure du dîner, au lieu d'aller nous asseoir joyeusement à la table de famille abondamment servie, nous nous trouvions tristement confinés dans une chambre haute et réduits au plus frugal régime, qui voyons-nous entrer dans notre prison ? Le grand-père, qui, branlant la tête et souriant, nous dit d'un air railleur :

« Eh bien ! rusés mangeurs de groseilles, vous êtes contents de moi, je pense ?

– Ah ! grand-papa, tu nous avais pardonné, et... »

Mais lui, nous interrompant : « De quoi vous plaignez-vous ? Que vous avais-je dit ? Que je ne parlerais pas de cette affaire à vos parents. Aussi ne leur en ai-je nullement parlé, je vous assure.

– Et pourtant ils nous punissent sévèrement.

– Entendons-nous : je ne leur en ai pas parlé, mais je leur *en ai fait parler* par Gertrude, qui

vous a reconduits. Je suis dans mon droit. Ne m'avez-vous pas enseigné tantôt qu'on peut se soustraire à l'évident esprit d'un engagement quand on a pour soi le sens rigoureux des mots ? J'ai profité de la leçon. Merci, et au revoir, mes maîtres. »

Sur ce propos, il fit mine de vouloir nous abandonner à nos affligeantes réflexions ; mais on l'entoura, mais on supplia, mais on pleura ; et enfin le brave homme laissa tomber sur nous, dans une abondante distribution de baisers, le pardon définitif qu'il lui tardait de nous accorder.

Et tout en nous embrassant il nous disait, de sa voix redevenue douce comme à l'ordinaire : « Vous venez de voir, mes enfants, de quelle façon on peut être dans son droit sans pour cela avoir raison. En tout cas, prenez pour juge votre conscience, elle ne vous trompera pas, elle. Elle est plus sévère et meilleur juge que l'esprit. »

Le cinquième sou

« Entrez, Messieurs ; entrez, Mesdames ! venez voir la belle pièce qui va être jouée sur le beau théâtre. On paye *ce qu'on veut*. Entrez, Messieurs ; entrez, Mesdames, on va commencer. »

Or le beau théâtre sur lequel devait se jouer cette belle pièce, venait tout bonnement d'être installé par trois de mes petits camarades et moi, dans un réduit ouvrant sur une grande cour commune à tout un voisinage ; une petite table renversée sur une chaise en formait la charpente, et quelques oripeaux la décoration. La pièce, en était imprimée dans un livre, que l'un de nous avait reçu en prix. Quant aux personnages, deux ou trois poupées empruntées, peut-être de force, à nos sœurs, allaient en faire l'office. Nous devions, en lisant tour à tour dans le livre, donner aux acteurs la parole qui leur manquait.

Quoi qu'il en fût de la salle, du théâtre et de la troupe, nous n'en criions pas moins à qui mieux mieux, sans trop nous demander si toutes les promesses de notre pompeuse annonce seraient tenues : « Entrez, Messieurs ! entrez, Mesdames ! venez au beau théâtre, voir la belle pièce, etc. »

C'est qu'après tout il pouvait bien se faire que l'exécution de la pièce ne fût pas en elle-même le principal objet de nos préoccupations, car il me souvient que tout en disposant le théâtre, et tout en appelant le public, qui ne se pressait guère d'arriver, l'un de nous se mit à dire :

« Ce sera bien le moins si nous ne *gagnons* pas un sou chacun.

– Oh ! oui, répliquèrent les autres.

– Un sou, d'ailleurs, c'est quelque chose, reprit le premier.

– Je crois bien ! firent les autres.

– Avec mon sou, moi, je sais bien ce que je ferai.

– Et moi donc !

– Et moi donc !

- Et moi donc !
- Avec mon sou, je veux acheter une image.
- Tiens ! c'est comme moi.
- Et comme moi !
- Et comme moi !
- Oui, mais moi, je veux une image de soldats.
- Ah ! moi, c'est une image d'animaux.
- Moi, une image de saints.
- Moi, une image de maisons.
- Ce n'est pas, reprit encore le premier, que je fasse fi des autres images. Non ; mais avec un sou on ne peut pas en acheter de deux sortes. Sans quoi, j'achèterais bien aussi des animaux, des soldats, des saints, des maisons. »

Nous fûmes tous d'un avis semblable au sien.

« Eh bien ! dit-il, savez-vous ce que j'imagine ?

- Non, quoi ? voyons.
- C'est bien simple. De son image chacun fera quatre parts, et nous troquerons entre nous une

part de soldats pour une part de maisons, une d'animaux pour une de saints, et ainsi de suite. De cette façon, ce sera à peu près comme si chacun de nous avait acheté quatre images.

– Oh ! la bonne idée ! »

Et nous voilà tous transportés de joie à la pensée de ce fraternel partage ; nous en oublions presque de répéter : « Entrez, Messieurs ; entrez, Mesdames ! etc. »

Enfin pourtant le public se laissa allécher par nos promesses. Il s'en alla, j'en suis sûr, émerveillé des décors, de la pièce, des acteurs. J'ai encore dans les oreilles le bruit des bravos, des cris, des trépignements. Toujours est-il que, le spectacle achevé, restait à partager la recette, renfermée dans une petite boîte servant de tirelire.

Nous comptâmes : cinq sous !

Cinq sous : quelle fortune !

Mais nous n'étions que quatre. Comment diviser ce cinquième sou, ou à qui l'attribuer ? Grand embarras. Que dis-je embarras ? querelle.

Que dis-je querelle ? batterie, oui, batterie dans toutes les formes.

Unis par l'espérance, nous avons été divisés par la richesse. Nous allions nous quitter dépités, colères, brouillés et meurtris, quand une bonne idée vint à l'un d'entre nous : « Donnons le cinquième sou à un pauvre. »

Cette bonne pensée amena une réconciliation générale ; on se mit en quête d'un pauvre, qui, hélas ! fut bientôt trouvé ; et le plaisir qu'il nous montra à recevoir notre petite aumône fut la meilleure joie de la journée.

Si l'on pensait toujours aux pauvres on ne connaîtrait guère l'embarras des richesses.

Le poisson d'avril

Je pouvais avoir une douzaine d'années. Un de mes camarades, un peu plus âgé que moi, m'avait rendu victime d'une de ces innocentes mystifications qu'on appelle vulgairement *poisson d'avril*.

Sous quel prétexte ce mauvais plaisant m'avait-il fait faire, sans raison, deux lieues à travers champs ? Je ne saurais plus le dire ; mais toujours est-il que, revenant déçu, dépité, il me sembla que ce serait pour moi un dédommagement si je pouvais faire supporter à autrui quelque déconvenue pareille à la mienne.

J'avise de loin un petit voisin, – et, soit dit à ma honte, le meilleur de mes camarades, – qui tenait à la main un gros morceau de galette dorée, dans lequel il mordait avec les marques du plus vif enthousiasme, et je me dis : Voici ma revanche !

Le choix de cette victime était d'autant plus coupable que le succès du tour que je voulais jouer à l'enfant reposait sur la connaissance que j'avais de son bon cœur.

Aussitôt donc je prends ma course dans la direction de mon petit ami, et, passant près de lui, j'affecte un air affairé. J'avais bien jugé que Pierre, – c'était le nom de l'enfant, – ne manquerait pas de remarquer ma hâte, et voudrait en connaître le motif.

Ce que j'avais prévu arriva.

« Où cours-tu donc si vite ? demanda Pierre.

– Je vais chez nous chercher du pain ou même de la galette, s'il y en a. »

(J'appuyai avec intention sur ce mot de galette.)

« Tu as donc pris grand'faim comme cela tout d'un coup ?

– Non ! aussi n'est-ce pas pour moi, la galette ? »

(Je n'appuyai pas moins que la première fois sur le mot.)

« Pour qui, alors ?

– Pour un pauvre petit qui est là-bas au pied de la croix des trois chemins, et qui pleure en disant qu’il n’a rien mangé depuis hier. Si tu voyais comme il est pâle !... mais il ne faut pas que je m’arrête : il m’attend. »

Je n’eus pas besoin d’en dire davantage pour être certain que mon conte allait produire l’effet que j’en attendais : car, à peine eus-je parlé de ce prétendu affamé, que je vis Pierre cesser de mordre dans sa galette.

Pour donner toutefois une plus complète apparence de véracité à mes paroles, je continuai de courir vers notre maison, où je n’entrai que pour pouvoir observer tout à mon aise les événements. Par la fenêtre du premier étage on dominait la campagne, et, entre autres points, le chemin conduisant à cette croix au pied de laquelle le petit pauvre était supposé m’attendre. J’allai m’installer à cette fenêtre et je guettaï.

Je vis le trop bon Pierre se diriger d’abord lentement du côté de la croix. Il se retournait de temps en temps comme pour savoir si je venais ;

mais, arrivé à un détour où il dut croire que je ne pourrais plus l'apercevoir, il se mit à courir de toutes ses jambes, et ne s'arrêta qu'à quelque distance de la croix, c'est-à-dire lorsqu'il put constater l'absence de l'enfant qu'il espérait y trouver.

Je laisse à penser si je fus ravi de la figure qu'il fit en n'apercevant personne à l'endroit indiqué. Pourtant, après être resté un instant immobile, il reprit courage, poussa résolument jusqu'à la jonction des chemins, et monta même sur les degrés de la croix, pour regarder de plus haut dans toutes les directions.

Lorsque enfin il se fut bien assuré que ses recherches étaient vaines, je le vis revenir, la tête basse, le pas traînant. Quittant en toute hâte mon observatoire, je me portai gaiement au-devant du mystifié ; et d'aussi loin que je crus pouvoir me faire entendre : « Est-il bon, le *poisson d'avril* ? dis-je à Pierre ; j'avais envie de t'apporter une poêle pour le faire frire.

– Quoi ! fit Pierre de l'air le plus sincèrement ébahi, ce n'était qu'une attrape ?

– Comme tu dis, et une bonne, j’espère. Mais ne l’avais-tu donc pas déjà compris ?

– Non, répondit-il avec une candeur bien faite pour m’ôter tout le plaisir que je m’étais promis en combinant cette malice, non, je ne l’avais pas compris.

– Qu’as-tu donc cru alors ?

– J’ai cru que le bon Dieu avait fait s’en aller le petit pour me punir.

– Te punir ! et de quoi ?

– De la pensée méchante que j’avais eue, en courant vers la croix pour faire à ta place la bonne action dont tu m’avais parlé. »

Quelle fut ma honte à cette réponse, quels furent mes regrets d’avoir causé une telle déception à un cœur aussi franchement bon, on le comprend.

Remarquant que Pierre gardait machinalement à la main ce morceau de gâteau que, quelques instants plus tôt, je l’avais vu attaquer avec tant d’empressement : « Pierre, lui dis-je, pardonne-moi et mange ta galette.

– Non, répondit-il, je n'ai plus faim ! »

Et comme, en ce moment, nous passions devant une cour de ferme, où picoraient plusieurs ménages de coqs et de poules, il fit tranquillement de son beau quartier de galette appétissante une poignée de miettes qu'il jeta à ce petit monde bruyant et avide.

Pierre ne paraissait nullement me garder rancune ; mais ma sottise me pesait au cœur, et je dis à mon petit camarade que je ne serais pas tranquille avant qu'il m'eût accordé mon pardon.

Il ne comprenait pas l'importance que je donnais à ma mauvaise action : je lui expliquai comment j'avais été conduit à la commettre.

Alors il me demanda, avec l'air du plus naïf étonnement, si ma mère ne m'avait jamais dit ce que la sienne lui répétait souvent : qu'il ne faut pas rendre le mal, même à ceux qui l'ont fait.

« Oh ! si, répondis-je, ma mère me l'a dit maintes fois ; mais je l'avais si complètement oublié que j'ai pu songer à me venger du coupable sur l'innocent. Tu vois donc bien que

j'ai besoin de ton pardon.

– Allons ! dit-il en m'embrassant, n'en parlons plus, et soyons bons amis toujours. »

Nous restâmes, en effet, les meilleurs amis du monde ; mais, en dépit du pardon sincère de Pierre, je fus longtemps sans pouvoir mordre de bon appétit dans un morceau de galette, et, même à présent, je ne saurais goûter à un gâteau sans avoir le cœur encore un peu serré, comme le jour où j'eus la triste idée d'être méchant envers celui qui, de sa vie, ne l'avait été envers moi.

La fête du maître d'école

Si jamais magister ressembla au personnage qu'on a coutume de peindre quand on veut représenter le chef de quelque pauvre petite école de campagne, ce fut sans contredit ce vieux M. Bidard, qui le premier eut la patience de me faire apprendre et réciter : « J'aime, tu aimes, il aime... – deux fois deux quatre, trois fois trois neuf », et qui le premier perdit son temps et sa peine à inaugurer chaque page neuve de mes cahiers par un bel exemple de *coulée* ou d'*anglaise*, que je prétendais avoir recopié quand j'avais outrageusement chamarré de traits diffus et informes le reste de la feuille.

Ce vieux M. Bidard, vous le voyez, j'en suis sûr, aussi bien que je puis le voir moi-même : – soixante-six à soixante-huit ans, assez grand, mais voûté et étroit d'épaules ; maigre, les jambes fluettes et flageolantes, un nez long et

large, des yeux caves, que par instant ferment de grises paupières à mille plis ; des joues toutes sillonnées de rides qui se réunissent en faisceaux aux coins des lèvres et du nez, des mains sèches aux doigts noueux.

Vous voyez sur le col haut et épais de sa grande redingote olivâtre, à boutons de corne, tomber quelques mèches de cheveux blancs, s'échappant de dessous le bonnet noir, tortueusement pointu, qui lui couvre les oreilles et les sourcils. Vous voyez le gilet, taillé dans quelque drap terne, évasé par le bas, laissant voir le pont du pantalon que l'usure a lustré, et de chaque côté duquel se montre une patte de bretelle de cuir. Vous voyez l'antique cravate de soie éraillée, tournant deux ou trois fois autour du cou et finissant par un petit nœud en papillon. Vous voyez la grande clef de montre en laiton estampé, pendant à une ganse de filoselle verte, sous une des basques du gilet ; enfin les souliers à boucles d'acier quelque peu rouillées, qui découvrent sur le cou-de-pied un grossier bas de laine bleue.

Vous surprenez, par exemple, M. Bidard se promenant dans sa classe, à pas lents, les genoux fléchissants, les mains derrière le dos, avançant obliquement la tête pour regarder à droite, pour inspecter à gauche, par-dessous ses lunettes relevées, qui miroitent vaguement et semblent lui donner deux gros yeux louches de plus.

Et comme vous voulez achever le tableau, compléter la ressemblance, vous armez M. Bidard de quelque martinet, ou de quelque fêrule, que ses mains paraissent tout aises de palper, et vous donnez à ses traits austères cette froide et presque cruelle sévérité qui est devenue de tradition. – Mais alors je vous arrête et vous dis : « Fi de la tradition ! Vite, ôtez ce martinet ; vite, enlevez cette fêrule, et vite rendez au respectable visage de mon vieux maître à conjuguer, à griffonner, la douce, la bonne, la paternelle expression qui lui appartient à si juste titre. »

Peut-être aussi – toujours en vertu de la tradition – comptez-vous trouver dans ce pauvre instituteur de village quelqu'un de ces ridicules et pédantesques ignorants qu'un poète nous

montre :

Fiers d'enseigner ce qu'ils ne savent pas.

Eh bien, non encore ! Plût à Dieu que pour ma part j'eusse pris de M. Bidard tout ce qu'il était à même de me donner, et su apprendre aussi bien qu'il savait enseigner !

Mais c'est moins de l'homme instruit que de l'homme bon que je veux vous parler ; revenons à l'homme bon.

Oh ! oui, bon ! trop bon ! mille fois trop bon ! car la bonté est-elle de mise avec une légion d'espiègles, de mutins, de musards qui semblent avoir pour unique souci de chercher le moyen par lequel échapper à toute contrainte, à toute discipline, à toute application ? L'indulgence, la douceur, la faiblesse sont-elles bien venues chez l'homme à qui est confiée la direction d'un essaim de garnements, dont le premier instinct est de savoir reconnaître ces bénignes dispositions pour en abuser sans mesure ? Non, sans doute.

Tels nous étions cependant, tous moins studieux, moins soumis, moins respectueux même les uns que les autres, nous, les vingt ou trente élèves de M. Bidard, et pourtant nous le trouvions sans cesse doux, indulgent, clément.

C'était son défaut, à ce digne homme. On le lui disait parfois ; il se le disait souvent, et il devait, il voulait toujours s'en corriger ; cela depuis qu'il était maître d'école, c'est-à-dire depuis près de cinquante ans.

Dieu sait s'il pouvait y avoir chance de guérison, alors que le mal avait résisté aux attaques de six ou huit implacables générations d'écoliers. Et pourtant M. Bidard ne désespérait pas de secouer cette maudite faiblesse, qui avait fait de son existence une longue suite de tracas, de tribulations.

C'était même à la seule certitude de savoir s'y soustraire prochainement par une énergique réaction contre son caractère, qu'il avait toujours dû de supporter avec une patience surhumaine son insupportable martyre.

Tous les jours, à tous les instants, depuis tantôt

un demi-siècle, le brave M. Bidard répétait à part soi, et aussi comme une menace à l'adresse de ses tourmenteurs : « Jusqu'à présent j'ai été trop endurant, trop tolérant, mais c'est fini ; je promets bien qu'on ne m'y prendra plus. »

Et on l'y prenait toujours, et l'effet de la promesse était toujours renvoyé aux douteuses probabilités de l'avenir.

À quinze ou seize ans, M. Bidard avait embrassé l'enseignement par amour pour les enfants, et, bien qu'ayant de tout temps reconnu que, dans l'intérêt des enfants eux-mêmes, il fallait user avec eux, sinon d'une excessive rigueur, au moins d'une judicieuse fermeté, il n'avait jamais trouvé en lui la force nécessaire à la mise en pratique de la méthode qu'il jugeait sage. Que voulez-vous ! M. Bidard était ainsi fait, que les larmes ou même la simple mine affligée d'un enfant le bouleversaient, le mettaient hors de lui.

Le moyen avec cela de n'être pas l'éternel souffre-douleur de ces impitoyables créatures, qui ne sont guère traitables par la mansuétude qu'à la

condition que ce ne soit, du moins en apparence, qu'un relâche de la sévérité !

Ce que M. Bidard ne se lassait pas de contempler avec une sorte d'extase délicieuse, c'était l'enfance riante, insoucieuse, tout au bonheur de l'heure présente et à la belle espérance de l'heure qui vient ; mais l'enfance triste, éplorée, inquiète, il n'en pouvait supporter la vue ni même l'idée, et bien moins encore quand il se sentait l'auteur de sa tristesse, de ses pleurs, de son inquiétude.

C'est à cette profonde et incurable sensibilité que M. Bidard devait tous les tourments, mais aussi toutes les joies de sa vie ; – car vous pensez bien que sans quelques vives joies, faisant compensation, il n'aurait pas fourni une aussi longue carrière.

Savez-vous, d'ailleurs, ce qui arrivait vingt fois pour une ? Il arrivait qu'au moment où elle le voyait prêt à formuler sa menaçante promesse, – qu'il faisait toujours précéder d'une bienveillante exhortation, – la troupe endiablée paraissait aussitôt s'amender en masse. Et M. Bidard, qui

de son purgatoire, pour ne pas dire de son enfer tout hanté d'agaçants démons, se trouvait soudain comme transporté au milieu d'une légion de petits saints, tout confits de docilité, d'attention, d'excellent vouloir, M. Bidard, attendri, répudiait sans hésiter la foi qu'il était sur le point d'accorder au système des rigueurs ; puis, tout fier d'un résultat, hélas ! bien mensonger, il se disait, et même laissait naïvement entendre aux prétendus convertis, que le plus sûr empire était encore celui qui s'établissait par la douceur.

Et, dans un instant d'heureuse illusion, le digne homme oubliait bien des heures de déboire et de mécompte.

En somme, cependant, si déplorables que pussent être pour lui-même les conséquences de sa patience, cette débonnaire façon de procéder avait eu pour effet de gagner sincèrement à M. Bidard autant de cœurs qu'il était entré d'élèves dans sa classe.

Pas un homme dans le pays qui, autrefois écolier chez lui, ne professât pour M. Bidard le plus affectueux respect, et ne le lui témoignât à

l'occasion, principalement en montrant une véritable contrition des méfaits jadis commis envers lui.

Pas un enfant encore dans sa classe qui ne se fût, comme on dit, jeté au feu pour le vieux maître.

Un jour, – il m'en souvient, – pendant une promenade que nous étions allés faire avec lui à quelque distance du village, et comme nous nous trouvions au milieu d'un bois, le brave homme fit un faux pas, tomba, et ne se releva que pour reconnaître qu'il ne pourrait aller plus loin. Il venait de se fouler le pied, à tel point qu'il lui suffisait de vouloir s'appuyer légèrement dessus pour ressentir la plus insupportable douleur.

Si vous eussiez vu alors la désolation où cet accident nous jeta tous !... C'étaient des cris, des pleurs : le pauvre M. Bidard ne savait auquel remonter qu'il n'y avait pas motif à de pareilles lamentations, et que du moment où il aurait pu regagner sa maison il en serait quitte pour rester pendant quelques jours sur son fauteuil.

Encore fallait-il la regagner cette maison, et

M. Bidard était hors d'état de faire un pas. On parla de dépêcher l'un de nous à la ferme voisine, ou même au village, pour qu'on vînt avec une charrette. Mais, tout en attaquant déjà de son couteau une forte branche de chêne : « C'est inutile », cria l'un des grands. Et avant même qu'il se fût expliqué chacun l'avait compris, chacun était en besogne.

Si vous eussiez alors entendu craquer les branchages ; si vous eussiez vu l'industrie, l'activité de tout ce petit monde qui taillait, qui tressait, qui nouait...

Un quart d'heure plus tard, le vieillard était commodément installé sur une sorte de chaise, reposant sur le carré formé par deux croix parallèles dont les huit branches devaient donner place à autant de porteurs ; et ce fut à qui prendrait une de ces places ; et tout le temps du trajet, qui fût long, il n'y eut pas d'exemple qu'un des porteurs eût été relayé sur sa demande.

La sueur coulait, les poitrines haletaient ; mais l'on affirmait qu'on n'était point las. Il fallait de grandes instances pour déposséder l'un des

occupants du poste d'honneur.

Comme ils étaient heureux, fiers, ceux qu'exténuait le cher fardeau, et comme ils les enviaient ceux à qui leur âge ou leur faiblesse interdisait de figurer activement dans l'affectueux cortège ! Comme ils tâchaient de se dédommager en se faisant les éclaireurs vigilants et attentifs de la marche, et en s'inquiétant à chaque instant de l'état du vieillard !

Ajoutez que pendant les quelques jours où furent évidentes les souffrances de notre bon M. Bidard, qui ne cessa pas pour cela de faire sa classe, il n'y eut pas à reprocher à un seul d'entre nous la moindre négligence, la moindre insubordination.

C'est vous dire si nous l'aimions sincèrement, vivement.

Peut-être étions-nous souvent sur le point de nous oublier ; mais à chaque mouvement que le brave homme essayait de faire nous voyions sa face se contracter douloureusement, ou bien nous l'entendions pousser quelque soupir plaintif ; et il n'en fallait pas davantage pour nous rappeler

impérieusement aux égards, aux attentions, – jusque-là qu’une fois M. Bidard, versant des larmes de joie, nous dit avec toute la simplicité de son tendre cœur : « Savez-vous ce que je disais au bon Dieu, ce matin, en faisant ma prière ?

– Non, monsieur Bidard. Quoi donc ?

– Qu’il devrait permettre que je fusse toujours malade, puisque cela vous rend si sages et me vaut tant de preuves de votre amitié. »

Mais apparemment le bon Dieu ne voulut pas entendre la requête du vieil instituteur ; il ne tarda pas à lui rendre la santé, avec laquelle reparurent l’indocilité, la distraction, voire même l’irrévérence de ses élèves.

Et M. Bidard, qui ne savait nous infliger des punitions que pour les lever presque aussitôt, dès les premières marques de tristesse, M. Bidard se trouva de nouveau livré sans défense à nos incessantes tracasseries.

Tous les ans, le jour de la Saint-Jean, qui était son patron, il était de tradition dans l’école de souhaiter la fête à M. Bidard, avec toute la

solennité que des enfants de village peuvent donner à une manifestation de ce genre.

Les choses, ce jour-là, se passaient, depuis de longues années, dans l'ordre suivant :

Au retour du dîner, chaque élève, portant un bouquet de jardin ou des champs, se rendait sur la place de l'église, où était bâtie la maison d'école, et où l'on se réunissait pour rentrer en corps dans la classe. Après un compliment récité par le plus grand, le plus petit offrait à M. Bidard (qui attendait ordinairement dans sa chaire) une livre de café grillé et un demi-pain de sucre, qu'on avait achetés à frais communs, et dont le pauvre vieillard, habile ménager de ces jouissances, usait de telle sorte, que la modeste provision n'était guère épuisée avant la fin du douzième mois.

Le compliment dit, les fleurs données, le cadeau offert, M. Bidard, qui n'avait jamais les yeux secs en ce moment, embrassait tous ses élèves l'un après l'autre, et la porte de la classe donnant sur le jardin était ouverte pour toute l'après-midi, qui se passait en jeux auxquels le maître prenait part, et en récits qu'il faisait.

Jour fortuné aussi bien pour le maître que pour les élèves, et laissant ordinairement à ceux-ci comme à celui-là maint heureux souvenir qui en prolongeait la franche et cordiale joie.

Or, une année – à quelles épreuves, Dieu bon ! n'avions-nous pas soumis pendant les jours précédents la robuste patience du vénérable instituteur ! je n'ose pas m'en souvenir, – une année, dis-je, tout avait été combiné, préparé, disposé, selon l'usage, pour la célébration de la fête de M. Bidard.

Nous nous réunissons, nous entrons deux par deux, armés de nos bouquets, et gardant, au milieu du bruit tumultueux de nos pas, le silence ému d'une douce appréhension.

Le plus grand s'avance vers la chaire, où est assis M. Bidard, qui fait mine de ne pas nous entendre, absorbé qu'il semble être par quelque travail appliquant sur lequel il est penché.

« Cher et respectable précepteur, dit le doyen de la classe, qui a fait provision d'éloquence rimée dans quelque manuel spécial :

« *Le jour de votre fête est pour nous un beau*
/ jour,

« *Puisque pour vous offrir nos souhaits, notre*
/ amour...

« *Nos cœurs... »*

– Hein ! quoi ? qu'est-ce que vous dites ? » interrompit tout à coup M. Bidard, qui seulement alors parut s'apercevoir de notre présence, et releva la tête pour nous montrer, de travers, le visage le plus ironiquement rechigné qu'il soit possible de voir : « Ne parlez-vous pas de ma fête ?... En effet, je crois que c'est aujourd'hui. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ? – Rien, assurément. Puis, qu'est-ce que vous me contez encore ? – Des souhaits ! de l'amour ! qu'est-ce que cela signifie ? Quels vœux peuvent faire pour leur maître des élèves de votre nature ? Que lui souhaiteraient-ils, sinon la continuation des soucis qu'ils lui causent tous les jours ? De l'amour ! Eh ! mon Dieu ! où prenez-vous que vous ayez de l'amour pour moi ? Où en sont les marques ? Est-ce dans votre conduite de ces

derniers jours ? Est-ce qu'on chagrine, est-ce qu'on tourmente ceux que l'on aime ? Est-ce qu'on leur désobéit ? Est-ce qu'on leur manque de respect ? Vous qui faites toutes ces vilaines, toutes ces méchantes choses, ne parlez pas, non, ne parlez pas d'amour ! Je vous le défends... Vous alliez aussi mettre en avant vos cœurs. Eh ! ce ne sont que de mauvais cœurs, puisqu'ils ont si peu d'égards pour mon pauvre vieux cœur attristé ! Mais qu'est-ce que je vois donc dans vos mains ? Des fleurs ! Ah ! ce n'est pas pour moi, je suppose ! Ces roses qui signifient beauté, ces marguerites qui signifient jeunesse innocente, voudraient-elles, par hasard, me témoigner que, jeunes et innocents, vous devez me donner de beaux jours ? Ah ! comme je leur crierais : « Taisez-vous, menteuses, taisez-vous ! »

En parlant ainsi, M. Bidard, dont l'expression railleuse était devenue de plus en plus âpre et mordante, avait pris, comme machinalement sous son pupitre, où ils étaient censés le gêner, deux paquets de forme et de volume identiques à ceux que portait le plus petit des élèves, et les avait placés, comme machinalement encore, sur un des

rebords latéraux de sa chaire ; – ce qui signifiait clairement qu'en même temps qu'il répudiait la sincérité de nos vœux et refusait nos bouquets, il n'avait que faire non plus des présents d'autre nature que nous comptions lui offrir.

Nous nous entre-regardions interdits, les yeux écarquillés, la bouche béante, les bras ballants, comme des gens devant qui se produit quelque terrifiant prodige.

« Allons, allons ! reprit brusquement M. Bidard d'une voix sourde, que nous ne lui connaissions pas encore, laissons tout cela. À vos bancs, Messieurs, et travaillons ! »

Malgré ce formel commandement, nous restions tous immobiles, car aucun de nous ne pouvait se résoudre à croire sérieux l'étrange accueil que M. Bidard venait de faire à notre affectueuse démonstration.

Mais M. Bidard ajouta, en frappant deux ou trois coups d'une règle qu'il tenait à la main sur la caisse sonore de son pupitre : « Eh bien ! ne m'a-t-on pas entendu ? »

Il n'y avait plus alors le moindre doute à conserver sur ses dispositions.

L'instant d'après, chaque élève était assis à sa place habituelle, et la classe commençait comme à l'ordinaire.

Mais la blême consternation était sur tous les visages ; mais toutes les poitrines étaient serrées par une froide angoisse. On eût dit de quelque réunion funèbre.

Chacun avait à côté de soi ce bouquet, sur lequel ses yeux tombaient navrés de regrets. Chacun semblait subir éveillé un cruel cauchemar.

Et au-dessus de toutes ces faces tristement ébahies, se montrait, effrayante de pâleur, la face en quelque sorte méconnaissable du vieillard, dont les muscles tendus, raidis par instants, étaient pris d'un frémissement. Ses regards, qui erraient lentement, avaient une lourde fixité. Il se redressait – mais comme par un pénible effort – beaucoup plus que de coutume. Sa main aussi tremblait, frémissait, car, lorsque la règle qu'il tenait venait à toucher le pupitre, nous

l'entendions tressauter. Sa voix était comme un de ces mornes grondements du vent qui soupire pendant les froides nuits.

Nous osions à peine le regarder, et nous prenions peur à l'entendre.

Était-ce qu'il affectât ce jour-là une sévérité plus grande ? Non. – Il nous demandait tour à tour nos leçons, comme il l'eût fait un tout autre jour. Si nous nous trompions en récitant, il nous reprenait sans plus d'impatience, sans plus d'exigence qu'à l'ordinaire.

À ceux qui s'étaient bien acquittés de leur tâche il témoignait doucement sa satisfaction. Il exhortait tranquillement les autres à plus d'application, et il ne punissait personne, personne d'ailleurs ne se mettant dans le cas d'être puni.

Et pourtant, dans cette classe où tout suivait le train coutumier des meilleurs jours, il semblait que l'air ne circulât pas pour la vie commune. On eût dit que maître et élèves fussent autant de froids automates, qui ne se mouvaient, ne s'exprimaient que par un simulacre d'existence

réelle. On eût dit enfin que dans tous ces corps le cœur manquât.

Tant de joie qu'on s'était promise n'avait pu être empêchée sans répandre la sombre stupeur là où l'on attendait la radieuse allégresse.

Et la classe continuait ; et le voile d'affliction jeté sur tous les fronts semblait se faire, d'instant en instant, plus épais, plus lourd. Et l'atmosphère de la salle oppressait de plus en plus les poitrines. Chaque minute qui passait nous était comme un siècle d'anxiété.

Les leçons achevées, le maître nous dit, – mais alors d'une voix qui semblait s'étrangler dans sa gorge, dont elle sortait sèche comme un bruit de feuilles mortes qu'on remue : – « Prenez vos cahiers, je vais dicter. »

Et pendant que nous nous mettions en devoir de lui obéir, il tenait devant lui et parcourait des yeux un papier sur lequel il avait évidemment rédigé le texte de la dictée que nous devions transcrire.

Quand il nous vit prêts : « Écrivez », reprit-il,

et il commença de lire à haute voix ce qui était écrit sur le papier. À haute voix ? dis-je ; c'est à voix très basse que je devrais dire, car nous ne l'entendions plus que comme s'il eût chuchoté à l'oreille de quelqu'un. Il commença donc :

« Chaque jour on voit des gens qui... » Mais à peine eut-il prononcé ces quelques paroles : « Non ! non ! s'écria-t-il en levant les bras, en laissant échapper le papier qui, tournoyant, tomba au pied de la chaire, non, je ne peux plus ! je ne peux plus ! » Et pleurant, sanglotant, il posa son front sur ses deux mains, en répétant d'une voix que le hoquet des larmes entrecoupait : « Ces pauvres enfants ! ces pauvres enfants ! »

En voyant, en entendant pleurer notre vieux maître, nous nous levâmes tous, comme à un commandement suprême, et tous nous courûmes à lui.

Alors, découvrant son visage mouillé, pour ouvrir ses bras aux premiers qui purent s'y jeter : « Pauvres petits ! chers enfants ! » disait-il en les serrant contre lui, en les embrassant, et en pleurant encore. « Oh ! j'ai été méchant, bien

méchant !... Il ne faut pas m'en vouloir, voyez-vous, je croyais... je pensais... je m'étais dit... Non, tenez, je ne sais pas ! Ah ! si j'avais cru vous faire tant de peine !... Oh ! mais j'ai bien souffert aussi, allez... oui, bien souffert. – Que les méchants doivent souffrir !... »

Puis soudain, comme s'il eût voulu jeter à l'oubli ce récent souvenir : « Voyons, voyons, reprit-il avec le plus heureux entrain, donnez-moi vos bouquets ; dis ton compliment, toi, je t'écoute... C'est un rêve, un vilain rêve, que nous avons fait tous. Éveillons-nous gaiement ! Allons, mes enfants, allons ! souhaitez la fête à votre vieux précepteur. Voyez, le voilà qui rit, qui est content. Criez, soyez content comme lui ! »

Et il riait, et il tâchait de donner le ton le plus délibéré à sa chevrotante voix...

L'instant d'après il n'y avait plus que des visages radieux, et – défense faite par le maître de rien dire qui pût avoir trait au malencontreux incident qui l'avait retardée – la fête reprit et suivit son cours coutumier.

Et tel ayant été le succès de la plus audacieuse

entreprise qu'eût jamais tentée M. Bidard pour conquérir un peu de tranquillité, ai-je besoin de vous affirmer que l'idée ne lui vint pas de la renouveler ?

Dans le mouvement qui suivit l'interruption de la dictée, la feuille de papier échappée aux mains de M. Bidard avait été foulée aux pieds. Je la ramassai, et voulus la remettre au vieil instituteur, qui me dit de la déchirer. J'ai la preuve que je n'en fis rien, car dernièrement, en feuilletant quelques-uns de mes premiers cahiers d'école, conservés par ma mère, j'ai retrouvé certaine feuille détachée, sur laquelle j'ai lu ces mots tracés de la main de mon vieil instituteur :

« Chaque jour on voit des gens faire profession d'aimer, et qui sont convaincus que ce sentiment est en eux, parce qu'à de certaines heures ils en auront donné quelque témoignage bien actif, bien évident ; mais, le reste du temps, ils ne feront rien paraître de leur attachement. Ces gens-là aiment-ils ? Peut-être. Mais, en tous cas, ils ne savent pas aimer. Savoir aimer, c'est n'oublier jamais qu'on aime, c'est le montrer, le

prouver par tous ses actes, par toutes ses paroles, dans les circonstances les plus ordinaires comme dans les plus graves. Aimer sans savoir aimer, c'est souvent faire le malheur de ceux qu'on aime ; car, s'ils savent aimer, ils seront conduits à douter des sentiments qu'on prétend avoir pour eux. Et douter de ceux qu'on aime est une des plus violentes épreuves du cœur.

« Vous donc qui aimez, et qui voulez éviter de causer le malheur de vos amis, rappelez-vous bien qu'aimer n'est rien, si l'on ne sait pas aimer. »

La bête au bon Dieu

Pourquoi les bêtes au bon Dieu sont appelées bêtes au bon Dieu, et pourquoi on les a en vénération.

C'était au temps d'autrefois, alors que les seigneurs avaient pleine autorité sur les pays et sur les paysans.

Un jour, il arriva que le frère du seigneur d'un pays fut trouvé mort, tué, derrière la haie d'un champ.

De cette action le seigneur fut fortement affligé et courroucé ; car il portait grande affection à son frère.

Il ordonna donc que l'on fît soigneuse recherche de l'assassin, se promettant bien de le châtier, s'il était découvert, par quelque supplice terrible.

Le soir même, à l'heure où le seigneur, priant et pleurant, était agenouillé près du corps du défunt, voilà qu'il entendit venir une foule bruyante.

Il se leva.

Dans la chambre entra le chef de ses serviteurs, appelé Croudas, qui lui dit :

« Seigneur, j'ai moi-même découvert l'assassin, et je l'ai fait prendre pour être conduit devant vous. »

Le seigneur, qui eut comme une joie dans sa tristesse, une joie de vengeance, le seigneur dit :

« Qu'on ramène ici même : c'est devant le corps du défunt que je veux juger ce misérable. Si je me laissais aller à la douceur, cette vue me rappellerait la promesse que je me suis faite de mesurer la punition au crime. »

Croudas fit donc un signe au dehors, et les serviteurs amenèrent devant leur maître un paysan, qui se jeta à genoux en disant :

« Ayez pitié de moi, seigneur, je n'ai point commis de crime. »

Le seigneur demanda à Croudas les preuves qui étaient contre cet homme ; Croudas répondit :

« Voyez, seigneur, ces taches sur ses habits ; c'est du sang, le sang de votre frère.

– Est-ce possible ? fit le seigneur, dont le cœur se souleva à cette vue ; misérable ! dis la cause de ton crime.

– Hélas ! hélas ! repartit le paysan, croyez-m'en bien, seigneur, je n'ai point tué votre frère. J'ai sur mes habits des taches de sang, c'est vrai ; mais je ne sais nullement de quelle manière elles y ont été faites. Ce matin, aux champs, il est arrivé qu'ayant mangé et bu, assis sur l'herbe, non loin de l'endroit où l'on a trouvé le corps du défunt, je me suis tout à coup senti pris d'un lourd sommeil, et j'ai dormi. À mon réveil ces taches étaient sur moi. Les voyant, j'ai d'abord été grandement étonné ; mais ensuite j'ai pensé que, pendant mon sommeil, avait dû passer au-dessus de moi quelque émouchet, portant dans ses ongles un oiseau qui perdait son sang en l'air. Alors, les taches essuyées de mon mieux, je n'y ai plus pris garde. »

Croudas, continuant d'accuser le paysan, dit encore :

« Si vous pouviez, seigneur, recevoir comme vraies de telles paroles, je vous prierais de demander à ce scélérat comment il se fait qu'il eût dans sa maison cette bourse, qui est celle du défunt.

– Oui, je la reconnais, dit le seigneur.

– Et cette chose, seigneur, la reconnaissez-vous aussi ? demanda Croudas en montrant une bague d'or.

– Oui, dit encore le seigneur, c'est l'anneau que mon frère portait au grand doigt de sa main droite.

– Eh bien, seigneur, reprit Croudas, je l'ai trouvé moi-même, avec la bourse, dans un tiroir de meuble chez cet homme ; dira-t-il que les oiseaux l'avaient laissé tomber, ainsi qu'il a fait pour les taches de sang ? »

N'ayant pu expliquer comment ces choses étaient entrées dans sa maison, le pauvre paysan fut jugé coupable, en dépit de tous ses serments

d'innocence.

Le seigneur le condamna à être brûlé vif le lendemain, à l'endroit même où le corps du défunt avait été trouvé, et il le fit jeter dans une noire prison, pour attendre l'heure de la mort.

Chacun, dans le pays, s'ébahissait en apprenant que cet homme fût accusé d'une telle action, attendu que jusqu'alors il avait toujours fait paraître le plus doux caractère, et toujours tenu la plus sage conduite.

D'ailleurs, cet homme n'avait en vérité rien à se reprocher, le crime étant l'action de Croudas.

Le défunt, connaissant des acquisitions déshonnêtes de Croudas, l'avait menacé de le dénoncer au seigneur s'il ne faisait pas restitution. Croudas l'avait donc tué ; et voici comment il s'était arrangé pour qu'un autre fût puni à sa place :

Ayant trouvé le paysan qui mangeait assis sur l'herbe, il mit, sans être vu, une chose endormante dans la boisson ou sur le pain, et l'homme s'endormit ; puis Croudas, par un

mensonge, amena le frère du seigneur en cet endroit, le tua, et, après l'avoir tué, tacha de sang les habits du dormeur ; puis, ayant pris la bourse et l'anneau du défunt, il fit semblant de les trouver en fouillant dans la maison du paysan.

Comme on le voit, profonde était sa méchanceté.

Maintes gens allèrent se jeter à genoux devant le seigneur pour le supplier au nom du pauvre accusé ; et ces gens-là disaient de lui ce qu'on dit quand on veut exprimer une très grande bonté :

« Nous le connaissons depuis longtemps, et nous savons qu'il n'écraserait pas une mouche.

– Bah ! bah ! répliquait Croudas, qui ne quittait point son maître, sous prétexte de le consoler, il n'en a pas moins tué le défunt, et, si l'on ne fait pas justice de lui, les autres méchants seront autorisés au crime. »

Les gens disaient alors au maître :

« Ah ! seigneur, différez le jour de la mort, les preuves sont maintenant contre cet homme ; mais il s'en pourra trouver un peu plus tard qui feront

connaître le véritable assassin. »

Croudas ne voyait pas son compte à cet avis ; aussi disait-il :

« Ah ! seigneur, ces gens savent votre bonté : ils pensent que, le grand deuil passé, vous ferez miséricorde. »

Et le seigneur s'écriait :

« Non ! non ! jamais, l'assassin sera puni. »

Et les gens s'en allaient en répétant entre eux :

« Il ne se peut pas que celui-là ait fait le coup ; car nous savons qu'il n'écraserait point une mouche. »

Au matin, le seigneur, de plus en plus poussé à la colère par les propos de Croudas, ordonna de préparer le supplice, ajoutant qu'il y voulait assister pour se donner le plaisir de voir périr douloureusement le scélérat qui était cause de sa vive peine.

Croudas fit donc lui-même porter un nombre de fagots à l'endroit où l'assassin devait être brûlé, et dresser aussi tout proche, avec des branchages, un trône pour son maître.

Puis il envoya avertir le seigneur ; et le seigneur vint s'asseoir sur le trône ; puis l'on amena le paysan, suivi d'une foule de gens qui se lamentaient sur cette mort injuste.

Le paysan leur disait :

« Ne pleurez pas ; puisqu'il faut que je sois tué pour une action que je n'ai point à me reprocher, je vais mourir en pardonnant à ceux qui ont refusé de m'être miséricordieux. »

Croudas dit aux serviteurs :

« Liez-le sur le bois, et mettez le feu. »

Le seigneur regardait toutes choses avec une profonde attention, et gardait sa bouche muette.

Ses yeux allaient du paysan à Croudas, et de Croudas aux serviteurs, qui se tenaient auprès des fagots pour les allumer.

Et comme les serviteurs tardaient un peu d'obéir, Croudas leur cria :

« Allons ! allons ! dépêchez-vous ! »

Il avait hâte que le paysan fût mort.

Le pauvre homme dit à ceux qui allaient le

lier :

« Oh ! laissez-moi faire une dernière oraison ! »

Croudas cria encore :

« Non ! liez-le ! »

Mais le seigneur, entendant les paroles de Croudas, après avoir entendu celles du paysan, le seigneur leva la main pour commander aux serviteurs de donner au paysan la temps dont il avait besoin ; et il vit Croudas faire un signe d'impatience.

Le paysan donc, tenant ses yeux tristement baissés, se plia pour s'agenouiller sur une pierre non éloignée du seigneur. Mais voilà qu'apercevant sur cette pierre une petite bête rouge, tout justement posée à l'endroit où il allait mettre ses genoux, il l'écarta doucement, naturellement, de la main, pour éviter de l'écraser en s'agenouillant. Et le seigneur vit la chose.

Puis le paysan, s'étant agenouillé, commença de prier.

Et pendant que le paysan priait, le seigneur

continua de regarder.

Le seigneur vit la petite bête ouvrir soudainement ses ailes de vive couleur, et aller se poser sur la main gauche de Croudas.

Tandis que le paysan achevait sa prière, le seigneur regarda encore ; et il vit Croudas, – comme par manière de passe-temps, comme par contrariété d’attendre trop une chose fortement désirée, – mettre un doigt de sa main droite sur la bête, et appuyer, et faire de la mignonne et jolie innocente un peu de poussière rouge dont sa main gauche fut tachée.

Et, comme en ce moment le paysan se relevait, ayant fini de prier, et que les serviteurs allaient le saisir, le seigneur descendit tout à coup de son trône, et cria :

« Laissez cet homme ; ne le faites pas mourir ; il n’est pas l’assassin de mon frère ; c’est impossible ! »

Tout en parlant ainsi, le seigneur ne perdait pas de vue le visage de Croudas ; et il le vit blême.

Cependant Croudas s'approcha de son maître, et lui dit :

« Mais, seigneur, les preuves sont là ; et si vous ne les trouvez pas suffisantes pour faire condamner cet homme, qui donc accuserez-vous ? »

Le seigneur répliqua :

« Qui j'accuserai ? ce sera peut-être vous, Croudas ! »

Aussitôt Croudas, qui ne s'attendait pas à cette réplique, se prit à trembler en disant :

« Moi, seigneur ! moi, seigneur !... »

Le seigneur dit encore, en saisissant la main de Croudas :

« Oui, vous, car la tache de sang est maintenant sur vous ; voyez ! Oui, vous, car au moment où vous deviez être plein d'horreur pour le crime, vous avez tué à plaisir la pauvre petite créature qui s'était placée sans méfiance sur votre main, et que le paysan, injustement condamné, avait charitablement respectée au moment de mourir. »

Alors Croudas ne put faire entendre que des paroles entrecoupées.

Le seigneur comprit donc qu'il était vraiment coupable ; il le fit prendre et lier par les serviteurs, et lui dit :

« Déclare ton crime ! »

Et Croudas déclara son crime, dans l'espoir que, disant toute la vérité, il lui serait fait grâce de la vie.

Il supplia le seigneur ; mais le seigneur ne voulut rien entendre.

D'ailleurs personne ne se présenta pour obtenir son pardon, car il n'avait l'amour d'aucun d'eux.

Croudas ayant donc été brûlé au lieu du paysan, le paysan fut mis à la tête des serviteurs, et toujours se garda aussi fidèle envers son maître que bon envers tous.

Or il arriva que chacun dans le pays fut

d'accord pour penser que le bon Dieu avait envoyé lui-même la petite bête rouge comme devant être conseillère de justice au seigneur.

Et depuis, chacun de ceux qui en voyaient une pareille prenait attention à ne point lui faire de mal, disant : « C'est la bête au bon Dieu ; elle a peut-être mission de salut pour quelque innocent, et, si je l'écrasais, on me croirait assassin, car j'aurais la tache de sang sur moi. »

Et l'histoire, s'étant redite de paysan à paysan, passa de pays en pays, et se répandit partout.

Et voilà comment il advint qu'on appela *bêtes au bon Dieu* les bêtes au bon Dieu, et la cause qui fait qu'on les a en vénération.

La pierre qui tourne

(conte de mon village)

La Pierre qui tourne : il y a chez nous une pierre de ce nom. Tout petit j'en ai entendu conter ainsi l'histoire.

I

C'était en décembre. Il faisait nuit depuis une heure. Dans la petite maison rustique, bien humble, mais bien propre, allait, venait Jeanne, la jeune et douce ménagère de Jacques, le vaillant scieur de planches, qui était allé travailler loin dans la forêt ce jour-là : ce qui retardait son retour.

L'âtre flambait. À la pointe des flammes

rouges, une marmite, qui bouillait, faisait rouler des nuages gris d'odeur appétissante. La bonne soupe était taillée dans deux écuelles posées sur la huche luisante. À côté la michette de pain bis et le pot de piquette. Tout en préparant le simple repas, Jeanne s'arrêtait parfois, comme pour adorer, aux chauds et gais reflets du foyer qui dansaient à travers les meubles et sur les murs, un frais poupon endormi dans son berceau d'osier blanc. Elle regardait, se penchait pour mieux voir. Elle avait des sourires d'amour dans les yeux, des impatiences de baisers retenus sur les lèvres. Il était si beau, si mignon ! il ressemblait tant à son brave Jacques, le petit André ! Doucement, paisiblement passait l'heure dans l'humble maison.

La porte s'ouvre, presque sans bruit : façon de larron qui s'introduit. C'est la mère Brigitte, une sorte de vieille guenilleuse, béquilleuse, toute contrefaite, toute racornie. Elle va mendiant de logis en logis. On lui donne, moins par compassion que par crainte des sorts que, dit-on, elle pourrait jeter, car on la suppose un peu sorcière. En la voyant : « Tiens, c'est vous,

Brigitte ! » Et Jeanne, pour la congédier au plus vite, taille et lui tend une large tranche de pain bis.

Il semblerait que, grassement aumônée, la vieille dût aussitôt déguerpir. Point. Plantée de travers à côté du berceau, tordue contre sa béquille, voilà que, d'une voix de feuilles mortes que remue la bise, elle dit, elle jase, elle raconte. Et voilà que Jeanne, qui d'abord lui prêtait à peine l'oreille, finit par l'écouter avec une grande et rêveuse attention. Enfin la vieille s'en va.

Peu après rentre Jacques, tout gaillard, tout affamé : gros baiser aux joues de Jeanne, et aussi, ma foi ! au front du petit André, qui ne s'en réveille point. On s'attable. « Mais qu'est-ce donc, Jeanne ? Tu ne manges ni ne parles. As-tu mal ? – Non. – Ennui ? – Pas davantage. – Qu'est-ce enfin ? tu n'es pas ainsi d'ordinaire.

– Dis, Jacques, tu connais bien, à mi-versant du mont des Coudres, cette grosse roche si large, si haute, qui avance...

– Si je la connais, certes ! Enfant j'y ai assez grimpé. Nous l'appelions la pierre barbue, à

cause des longues herbes qui pendent tout autour.

– Eh bien, ce n'est pas ainsi qu'il la fallait appeler.

– Comment alors ?

– La Pierre qui tourne.

– Elle tourne donc ?

– Oui, Jacques, elle tourne, et toute seule même, sans qu'on la touche.

– Ah ! je voudrais bien voir ça !

– Tu le verrais, Jacques, si tu étais devant la pierre au premier coup de minuit, le soir du jeudi saint. Et tu verrais bien autre chose encore.

– Quoi donc ?

– Au premier coup de minuit tu verrais la pierre, en tournant, découvrir l'entrée d'une caverne, illuminée par un trésor tout fait de louis d'or luisants comme le soleil. Caché là depuis des cent et des cent ans, c'est le trésor des fées, qui en achetaient les âmes avant que Notre-Seigneur les eût contraintes à ne plus faire ce damné trafic. Libre à toi d'entrer et de prendre des louis tant

que tu voudrais, ou plutôt tant que tu pourrais ; car il faudrait te hâter, la caverne ne restant ouverte que le temps des douze coups. Au douzième, nouveau tournement de la pierre, et...

– Et, acheva Jacques en riant, celui qui serait entré et ne se presserait pas de sortir, resterait pris comme rat en ratière. Pardieu ! ce serait bien fait !

– Bien fait ? Pourquoi donc, Jacques ?

– Parce que trésor mal acquis ne doit point profiter.

– Des louis d'or sont toujours des louis d'or, Jacques. Suppose que tu ailles à la roche, que tu entres, que tu prennes ta charge de pièces jaunes... C'est long à sonner, douze coups. Tu aurais bien le temps de ressortir avant le douzième ; et alors, Jacques, alors nous serions riches.

– Riches de l'or des fées et du diable ! non ! Que nous gardions la santé et le courage, et chez nous entrera l'argent du travail, qui est l'argent du bon Dieu. Fi des autres trésors !

– Oui, fit Jeanne, nous pouvons ainsi penser pour ce qui est de nous. Mais pour l'enfant qui est là... Si au lieu de notre pauvreté il avait la richesse ?

– Tu sais le dicton, femme : la richesse ne fait pas toujours le bonheur.

– Pas toujours, mais souvent, repartit Jeanne.

– Allons, allons ! fit Jacques, je ne sais qui t'a mis cette idée en tête, mais tout ça n'est que fadaïses et mensonges. La grosse roche ne tourne point ; il n'y a derrière ni caverne ni trésor. C'est pourquoi songe à autre chose. C'est dit, n'est-ce pas, Jeanne ? tu n'en parleras plus.

– Je n'en parlerai plus. »

II

Elle n'en parla plus, en effet ; mais elle y songeait toujours, non pas pour elle, mais pour l'enfant. Riche, son petit André ! Cette pensée ne

quittait plus son esprit, ne laissait plus de repos à son cœur. Il en fut ainsi pendant quatre à cinq longs mois, durant lesquels, maintes fois, sans en rien dire à Jacques, à personne, elle alla de jour à la grosse roche du mont des Coudres, afin d'en connaître bien le chemin quand elle irait de nuit.

Un soir, fatigué comme à l'ordinaire par le rude labeur de la journée, Jacques avait gagné sa couche presque aussitôt après le repas ; et, comme à l'ordinaire, il s'était endormi du plus lourd sommeil. Vers le milieu de la nuit, cependant, se réveillant à demi, il s'aperçoit que Jeanne n'est pas auprès de lui. Sans doute, pense-t-il, elle assiste l'enfant. Il appelle. Point de réponse. Nul bruit. Il allume la lampe. Quoi ! l'enfant n'est pas dans son berceau ! Qu'est-il arrivé ? Où est-elle ? Il se lève, met ses habits. Quoi ! la porte est entrebâillée. Jeanne est sortie, emportant l'enfant. Il appelle au dehors : même silence. Où la chercher ? À qui l'aller demander quand tout dort ? L'horloge sonne deux heures. Rien encore... Deux heures et demie. Il n'y tient plus. Il va courir devant lui, la cherchant. Il la trouvera bien !... mais alors il croit distinguer un

pas lent, traînant, qui vient par le chemin couvert d'ombre. Il attend. Le pas approche. Jacques va prendre la lampe, et, du seuil où il se tient : « Est-ce toi, Jeanne ? » Pas de réponse. C'est elle cependant, mais dans quel état ! La face blême, déchirée, meurtrie, les cheveux défaits. Tenant à deux mains, relevé devant elle, son tablier, qui paraît lourd, elle marche en trébuchant. Jacques recule pour qu'elle entre. Mais Jeanne, tombant à genoux sur la pierre du seuil : « Tue-moi, Jacques ; tue-moi, je viens de perdre notre enfant.

– Perdre notre enfant ! répète Jacques ; que dis-tu ?

– Oui, j'ai voulu l'enrichir, et je l'ai perdu.

– Qu'est-ce qu'elle dit donc ? fait Jacques ; elle est folle, mon Dieu !

– Écoute. Je m'étais dit : La nuit du jeudi saint – la nuit d'aujourd'hui – j'irai là-haut, à la pierre qui tourne, chercher la richesse pour l'enfant. Tu dormais. Je me suis levée doucement, j'allais sortir seule, quand l'enfant s'est mis à pleurer. Pour l'empêcher de te réveiller, car tu m'aurais retenue, je l'ai pris, je lui ai donné le sein, et je

suis partie. Au premier coup de minuit, la pierre a tourné. Alors j'ai vu, dans la caverne toute brillante, les tas de louis d'or. Je suis entrée. Pour remplir mon tablier, l'enfant me gênait. Je l'ai posé sur un tas d'or. Il me souriait pendant que, vite, vite, je prenais pour lui la richesse. Me relevant, j'ai voulu porter au dehors ce que j'avais ramassé. Les coups sonnaient encore. Je courais, je courais... Hélas ! je n'ai pas assez couru ! En me retournant pour aller reprendre l'enfant, j'ai vu la pierre qui se replaçait ; le douzième coup avait sonné, la caverne s'était refermée...

– Refermée sur l'enfant ! fit Jacques les poings levés ; oh ! malheureuse femme ! »

Alors la pauvre Jeanne, toujours agenouillée : « J'ai appelé, j'ai supplié, j'ai frappé la roche de mes mains, de mon front : rien n'a fait. Je ne mens point, ajouta-t-elle, comme si elle eût rendu l'âme ; regarde, voilà l'or que j'avais pris. » Et, Jeanne lâchant les coins de son tablier, des flots de louis couvrirent le plancher.

« L'or ! cria le mari, c'est de l'or que tu

m'apportés ! Ah ! oui, je comprends ; tu as pensé que peut-être en voyant cette richesse j'aurais moins de regret, moins de colère. Non ! non ! au contraire. L'enfant ! rends-moi l'enfant ! » Et, prenant au coin de la cheminée le gros balai de bouleau : « Ramasse qui voudra l'or de Satan ! » dit encore Jacques, qui, balayant, balayant, fit voler au dehors jusqu'à la dernière pièce. Puis, repoussant du pied la malheureuse, qui était étendue sur le seuil, comme morte : « Reçois qui voudra la maudite qui a perdu mon enfant ! Je ne la recevrai, moi, que quand elle rapportera l'enfant. »

Et rudement il referma la porte sur elle.

III

Au lever du jour, cependant, comme il avait pleuré tout le reste de la nuit, et comme dans les pleurs il avait retrouvé la raison, que d'abord la vive douleur lui avait fait perdre : J'ai été trop

dur, se dit-il : en vérité, c'est par amour pour l'enfant qu'elle a causé ce malheur.

Alors il ouvrit, pour savoir ce qu'elle était devenue. Il ne la trouva ni sur le seuil, ni dans le village, ni aux environs. Nul ne savait rien. Nul ne l'avait vue passer. Longtemps, des jours, des semaines, des mois, il chercha. Point de Jeanne. Elle se sera jetée dans la rivière, pensa-t-il.

Et il prit le deuil de la mère avec celui de l'enfant.

Quand les gens du pays surent ce qui s'était passé, combien se promirent d'aller, la prochaine nuit du jeudi saint, chercher la richesse au mont des Coudres !

Jacques, lui, résolut de passer en oraison cette même nuit où il avait perdu tout ce qu'il aimait. Dès le soir donc, agenouillé devant le berceau vide, baisant une petite croix d'argent que Jeanne avait coutume de porter, il s'était mis en prière.

Or, pendant que seul il priait ainsi, vers minuit, au versant du mont des Coudres montait toute une foule bruyante : hommes et femmes,

jeunes et vieux, portant des sacs, des paniers, des seaux, qu'ils s'apprêtaient à remplir au trésor de la caverne.

Pour tous quelle surprise de trouver là, venue avant eux, Jeanne, que tous avaient crue morte !

« Tu n'es donc pas morte, Jeanne ?

– Non, mais mon heure est proche.

– D'où viens-tu donc ?

– Maudite par Jacques, maudite par moi-même, je m'en étais allée au loin, pour n'être pas retrouvée. J'ai passé là-bas toute une année, pleurant, priant, disant dans mes prières : « Seigneur, ayez mon âme ; mais permettez que mon corps soit avec le corps de mon enfant ! » Et je suis revenue ici, en cette même nuit où le malheur m'est arrivé. Au premier coup de minuit, quand la caverne s'ouvrira, j'entrerai, et je laisserai sonner les douze coups sans sortir. Ainsi j'aurai la même fin que l'enfant. Par ma mort je serai punie de sa mort. Que le Seigneur ait mon âme ! »

Comme elle achevait de parler, le premier

coup sonna : la caverne s'ouvrit, brillante et pleine d'or. Tous ceux qui étaient là s'élancèrent. Mais seule Jeanne put entrer ; car devant la pierre un bel ange blanc avait paru, qui, étendant une verge de feu, barrait aux autres le chemin.

Jeanne donc est entrée. Tranquillement joyeuse de la mort qu'elle va chercher, elle a répété en entrant : « Que le Seigneur ait mon âme ! » Mais tout à coup qu'aperçoit-elle ?... Sur le même tas d'or où elle l'avait posé, l'enfant qui, rose, frais, souriant, tend vers elle ses petits bras.

Dieu sait si alors elle songe encore à mourir ! Dieu sait avec quelle hâte elle reprend et emporte son trésor d'amour ! Dieu sait comme elle est loin déjà sur le versant du mont des Coudres, quand, au douzième coup, la caverne se referme !

Et pendant qu'elle s'éloigne, l'ange dit à la foule ébahie, déçue : « Toutes ces choses n'étaient qu'une épreuve que le Seigneur avait permise. Plus rien ne se fera de ce qui vient de se faire. » Puis l'ange disparaît...

Jacques, toujours en prière, entend que l'on frappe de grands coups à la porte, il entend que

l'on crie : « Ouvre, Jacques, ouvre ! je rapporte l'enfant ! » Il a reconnu la voix de Jeanne, il court, il les voit... Comment dire la joie et les douces larmes !... Avec la vraie richesse, le vrai bonheur rentrait dans la pauvre petite maison...

Depuis, la grosse roche du mont des Coudres a toujours été appelée la *Pierre qui tourne*, mais plus jamais elle n'a tourné.

Le gentilhomme verrier

Au temps jadis, et dans le fond d'une province de France, vivait une famille de noble origine, composée de la mère, qui était veuve, de deux fils et d'une jeune fille.

Or l'aîné des deux fils, à qui la mort du père avait donné le titre de chef de famille, n'était rien moins qu'une sorte d'écervelé ; aussi imprévoyant qu'avidement de plaisirs, il sut en peu de temps réduire à néant, non seulement la fortune paternelle qui, selon l'ancienne coutume, lui revenait presque entière, mais encore le douaire que la faible et bonne mère n'hésita pas à sacrifier pour payer les dettes follement contractées par ce mauvais garnement.

Quand il eut insoucieusement réduit à la misère cette famille dont il aurait dû être le digne soutien, notre prodigue, effrayé à l'aspect de la misère, ne vit rien de mieux que de disparaître un

beau matin sans dire où il allait.

Le voilà parti. On n'entend plus parler de lui. Il a sans doute trouvé asile et subsistance. Mais que feront les autres, ceux qu'il a laissés sans ressources ?

Le fils cadet a quinze ans ; la sœur en a treize ; la mère est encore valide : ils travailleront, direz-vous. Mais vous oubliez, ou peut-être vous ne savez pas qu'en ce temps-là le travail était chose considérée comme déshonorante pour les gens de sang noble. Tout gentilhomme qui prenait des terres en louage, qui ouvrait boutique, ou qui mettait, moyennant salaire, le pied dans un atelier, devenait, aux yeux du monde où il était né, une sorte de créature dégradée, abjecte, un roturier enfin, et c'était tout dire.

Le gentilhomme pouvait être militaire, magistrat ou prêtre. Mais, même pour vivre, il lui était interdit de travailler de ses mains. Et, Dieu le sait, la force du préjugé était alors si grande, que les exemples de *dérogeance* étaient extrêmement rares.

Sans doute, si notre jeune cadet n'avait dû

penser qu'à lui, il se fût aisément tiré d'affaire : car il lui eût suffi de rejoindre la première compagnie d'hommes d'armes, où son nom l'eût fait bien recevoir. Mais force lui eût été de quitter sa mère et sa sœur, auxquelles alors il n'aurait aucunement pu venir en aide. Il n'osa pas y songer.

Or il se trouvait qu'une exception, une seule, était faite à la loi générale : une ordonnance royale, inspirée, soit par une juste appréciation des services marquants que rendait cette meurtrière industrie, soit par le désir d'ouvrir un moyen particulier d'existence aux nobles sans fortune, une ordonnance royale avait décidé que la pratique de l'état de verrier, loin d'entraîner la déchéance des titres de noblesse, ne ferait, en quelque sorte, que les consacrer. Les gentilshommes verriers sont d'ailleurs célèbres dans l'histoire.

Notre pauvre fils de famille emmène donc sa mère et sa sœur dans un pays où était une verrerie, se présente, est agréé comme simple apprenti d'abord, et le peu qu'il gagne permet

d'attendre sans trop de privations l'époque où il aura le titre et le salaire d'ouvrier. Cette époque venue, il est cité comme un des plus habiles, des plus courageux travailleurs de l'atelier ; et la petite famille retrouve une heureuse et paisible aisance.

Mais le métier est rude ; et le brave garçon qui l'avait choisi pour l'amour de sa mère et de sa sœur n'était pas d'une nature fort robuste. Du jour où il dut chaque matin prendre place, pendant plusieurs heures, devant la bouche ardente du fourneau, au lieu de n'y venir que pour suppléer d'aventure l'ouvrier auquel on l'avait donné pour aide, sa santé s'altéra. Et la mère s'en apercevant :

« Cette profession te tuera, disait-elle alarmée ; il faut la quitter.

– Mais alors comment vivrons-nous ? répliquait le brave enfant.

– À la garde de Dieu ! soupirait la mère.

– Eh bien ! nous verrons, mère ; nous verrons. »

Et toujours le gentilhomme verrier retournait à ce fourneau, qui lui brûlait le sang, qui lui desséchait les poumons.

Mais un matin il lui fut impossible de descendre du lit, où il s'était couché, exténué, la veille ; et le médecin qui lui donna des soins pendant les deux mois que dura sa grave maladie, déclara que, s'il retournait à la verrerie, une rechute prochaine l'emporterait inévitablement.

« C'est bien ! fit alors le jeune homme ; je n'y retournerai pas. »

La mère l'embrassa pour cette bonne résolution. Et toutefois elle pouvait se dire : « Comment vivrons-nous ? »

Le jour même où il remit pour la première fois le pied dehors, sa mère, qui le regardait de la fenêtre, le vit entrer dans une maison voisine, qui était celle d'un tisserand. Puis il revint auprès de sa mère, et lui dit : « Je ne peux plus être verrier, je serai tisserand. »

Et la mère de s'écrier : « Ô mon enfant, y penses-tu ? » Car elle n'avait pas encore secoué les préjugés de sa caste.

« Il faut vivre, mère.

– Mais, mon fils !...

– Ce sera déroger, je le sais ; mais j'ai appris à une rude école que tout travail doit être également noble, qui fait qu'on ne doit qu'à soi le pain de chaque jour. Le titre d'honorable artisan vaut bien, après tout, celui de noble mendiant. »

Sa mère l'embrassa de nouveau, les yeux mouillés.

Et le jeune homme devint bientôt un habile faiseur de toile, comme il était devenu un excellent souffleur de verre ; et sa famille fut encore préservée de la misère.

Il perdit, en effet, sa qualité nobiliaire ; car ses compagnons, les gentilshommes verriers, furent les premiers à constater et à dénoncer l'acte de *dérogeance* qu'il avait commis. Mais il les laissa dire et faire ; et, tout en poussant sa navette, il ne tarda pas à acquérir dans le pays aisance et

considération. Devenu roturier, il maria sa sœur avec un honnête roturier, qui la rendit heureuse. Puis il épousa, lui aussi, une honnête roturière ; et il trouvait le bonheur à voir croître et prospérer, sous les yeux de leur grand'mère, qui coulait près de lui une tranquille vieillesse, toute une fraîche nichée de marmots tapageurs.

On n'avait plus jamais entendu parler du fils aîné. On le croyait mort. La mère l'avait pleuré.

Voilà qu'un jour, un beau jour d'été, la femme du tisserand venait de poser, sur la nappe blanche d'une table dressée à niveau de la fenêtre ouverte, un vaste plat de terre, où un magnifique carré de mouton fumait sur un lit de choux odorants.

En ce moment se trouvait de passage dans la rue certain soudard à la casaque fripée, au feutre gras, au plumet décoloré, aux bottes quelque peu avachies, dont le talon oblique se hérissait de longs éperons rouillés. (Il est bon de vous dire qu'à l'époque où cette histoire se passait, les armées n'avaient aucun caractère régulier. Lorsque la guerre pour laquelle on les avait rassemblés était finie, les soldats *sans ouvrage*

devenaient le plus souvent des espèces de vagabonds, demandant à l'aventure le vivre, le gîte... et le reste.)

Or l'homme d'épée, lorgnant l'appétissante victuaille :

« Corbleu ! fit-il comme se parlant à lui-même, mais de façon à être bien entendu, si les morts ne se réveillent pas à ce parfum, c'est qu'ils ont le sommeil terriblement dur.

– Eh ! seigneur cavalier, repartit franchement la femme avec un bon sourire, – car elle avait compris, et elle était d'humeur généreuse, – nous n'aurions que faire des morts à notre table, mais elle est assez grande pour qu'un vivant de plus y puisse tenir sans nous gêner.

– Bien dit, ma commère ! fit le militaire en s'approchant sensiblement de la fenêtre ; mais le vivant pourrait craindre de paraître indiscret.

– Il aurait tort. Entrez donc, seigneur cavalier, entrez donc. »

Ce dialogue avait lieu avec accompagnement du clic-clac du métier qui bruissait dans la

maison. Comme l'affamé, tout en se dirigeant vers le seuil, semblait encore hésiter, sans doute pour se donner une contenance : « Eh ! Jean ! appela la femme, viens donc ici m'aider à faire comprendre au seigneur militaire que nous serons aises de l'avoir pour convive. »

Le tisserand vint, sa navette à la main, les manches retroussées, le buste ceint du tablier de travail. Mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur l'étranger : « Eh ! s'écria-t-il, avec un véritable transport de joie, c'est Hector ! c'est mon frère ! Venez vite, mère, hâtez-vous ! c'est lui, il n'est pas mort ! le voilà ! »

Et, les bras tendus, il courut vers la porte pour être plus tôt dans les bras de son frère. Mais quelle fut sa surprise de trouver devant lui le soldat qui, se redressant fièrement dans son harnois déguenillé, lui dit du ton le plus ironiquement dédaigneux : « Moi, votre frère ! moi, le frère d'un tisserand, d'un roturier ! Ah ! bonhomme, vous voulez rire ! Je ne vous connais pas. Il se peut qu'autrefois vous ayez porté le

même nom que moi ; mais ce nom, qu'en avez-vous fait ?... »

Certes, le tisserand était homme à savoir répondre ; mais, comme un saisissement fort explicable le rendait muet, une voix parla au lieu de la sienne : celle de sa mère, qui était venue sur le seuil.

« Vous avez raison, seigneur cavalier, dit-elle. Jean le tisserand s'est trompé quand il a cru reconnaître en vous un frère qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Je vous en demande pardon ; car, en vérité, il ne saurait y avoir rien d'honorable pour vous à être celui qu'il a nommé. Celui-là, voyez-vous, était un mauvais cœur, un égoïste, qui, après avoir honteusement dissipé le riche patrimoine dont il devait compte à sa famille, n'a plus songé, la ruine venue, qu'à se mettre lui seul à l'abri du besoin. Quand, pour le bonheur des siens, il a été parti, son frère s'est dit qu'un nom aussi indignement porté ne pouvait plus convenir à un honnête homme : et il l'a quitté pour en prendre un qu'il a su faire noble et garder sans tache. Jean le tisserand s'est trompé ;

excusez-le, excusez-nous, seigneur cavalier. Celui pour qui il vous a pris est mort, bien mort : nous le savons maintenant. Suivez tranquillement votre chemin, monsieur le gentilhomme : c'est ici une pauvre maison roturière, où personne ne vous connaît. »

Et comme si rien d'étrange ne se fût passé, la mère referma la porte en ajoutant : « Laissons cet homme. » Puis elle alla s'asseoir à sa place accoutumée devant la table, et elle dit : « Mangeons. »

Mais, au lieu de venir auprès d'elle, le tisserand, qui avait écouté, et qui n'avait pas entendu l'homme s'éloigner, alla doucement rouvrir la porte. Le militaire était agenouillé, tête nue, sur le seuil ; deux ruisseaux de larmes inondaient ses joues hâves.

« Jean, dit-il humblement, veux-tu m'apprendre ton état ?

– Ah ! s'écria la mère, j'ai retrouvé mon fils ! »

Et elle courut relever l'homme qui pleurait.

.....

L'année d'ensuite, il y avait dans le pays un habile et laborieux tisserand de plus. Et si, d'aventure, il arrivait qu'on lui demandât s'il regrettait d'avoir fini par le travail :

« Plût à Dieu, répondait-il, que j'eusse commencé par là ! »

Une mouche noire

C'était un dimanche d'été, l'après-midi, à la campagne. Il y avait nombreuse société causant sous les marronniers.

Une dame, assise à côté de moi, se levant tout à coup d'un air effrayé :

« Voyez donc, me dit-elle, cette grosse vilaine mouche noire qui ne fait qu'aller et venir autour de moi ; elle veut me piquer ! Chassez-la, je vous prie.

– Rassurez-vous, Madame, dit un vieux monsieur qui avait regardé l'insecte de près, ce n'est pas à vous qu'en veut la brave petite bête.

– Brave petite bête ! répéta la dame, tout étonnée de cette qualification sympathique.

– Eh ! oui, fit le vieux monsieur ; car j'ai l'honneur de vous présenter, en la personne de cette « vilaine petite mouche noire », une

excellente, une laborieuse mère de famille essentiellement occupée de l'établissement d'un de ses enfants. Reculez un peu votre chaise, asseyez-vous et observez. Je crois que vous ne regretterez pas le temps consacré à cette observation.

– Il n'y a rien à craindre, au moins ?

– Rien du tout, je vous jure. »

Sur ces mots, la mouche noire devint l'objet de l'attention simultanée de huit ou dix couples d'yeux qui ne perdaient pas un seul de ses mouvements.

Et voici ce que virent ces yeux :

La mouche, un insecte au corselet noir velu, portant quatre ailes de gaze sombre réticulée, et un long abdomen en poire taché de roux, la mouche, mordant à même dans un petit tertre sablonneux, prenait avec ses mandibules une petite boulette de terre, dont elle allait se débarrasser à quelque distance, puis elle revenait à la charge, et de nouveau transportait au loin les matériaux arrachés du sol à l'aide de ses

mâchoires.

Il était évident que l'animal avait pour but le creusement d'un petit souterrain... Et Dieu sait avec quelle fiévreuse activité l'opération était conduite !

Voyage sur voyage : en moins de dix minutes, le petit tunnel était assez avancé pour que l'ouvrière s'y pût enfoncer d'au moins deux fois la longueur de son corps, qui cependant ne devait pas mesurer moins de trois centimètres. Arrivée à ce point du travail, elle entra et ressortit deux ou trois fois sans rien rapporter : on eût dit alors qu'elle essayait si la circulation était commode à l'intérieur du souterrain. Puis elle chercha dans le sable des environs un petit caillou de la grosseur d'une graine de chènevis, qu'elle prit et vint placer à l'entrée, puis un second, un troisième... et ainsi de suite, jusqu'à ce que le trou fût complètement dissimulé sous cet entassement rocailleux.

Cela fait, elle prit son vol et disparut.

« Voilà qui est achevé sans doute, dit un des spectateurs.

– Oh ! non pas, fit le vieux monsieur ; attendez... »

Nous n’attendîmes pas longtemps.

La grosse mouche revint, moitié volant, moitié marchant, portant ou plutôt traînant une chenille verte, qu’elle déposa à quelques centimètres de l’entrée close.

Le vieux monsieur nous fit remarquer que cette chenille, quoique fraîche et dodue, ce qui indiquait qu’elle devait être bien vivante, semblait engourdie, car elle gisait étendue là comme un bloc inerte. « Elle est, nous dit-il, dans un état analogue à celui d’une personne *éthérisée* : vie parfaite, mais complète insensibilité. »

Il la toucha, la piqua du bout d’un brin de paille, sans que le moindre frémissement se manifestât dans la masse charnue de la malheureuse larve.

« La cause de ce singulier effet ? demanda l’un de nous.

– La mouche l’a piquée, et, soi qu’elle ait su

trouver pour la blesser un nerf dont la lésion produit l'insensibilité de tout l'organisme, soit qu'elle ait fait couler dans la plaie une gouttelette de liqueur stupéfiante, cette chenille est littéralement en léthargie.

– Mais dans quel but ?

– Patience, regardez. »

La mouche noire était tout occupée à tirer de côté, un à un, les petits blocs de pierre dont, un instant auparavant, elle avait fermé l'orifice de la galerie creusée par elle. La travailleuse, ne s'octroyant aucun répit, eut bientôt fait place nette. Puis elle revint vers la chenille, qu'elle saisit par la tête et qu'elle eut bientôt entraînée dans le souterrain, où elle disparut avec elle.

Pendant que nous attendions sa sortie :

« Tout ce que vous avez vu faire, nous dit le vieux monsieur, a été fait en vue d'un seul œuf, que la mouche pond et fixe en ce moment sur le corps de la chenille.

« Le ver qui, dans quelques jours, naîtra de cet œuf, animal carnassier par excellence, aura

besoin d'une proie vivante. Cette proie, il la trouvera dans le corps de la chenille immobilisée par la piqûre de sa mère. Il s'en nourrira pendant la première période de sa vie. À la suite d'une métamorphose, il quittera l'obscur séjour pour la vie aérienne. À cette époque-là, la mère mouche sera morte depuis longtemps. De telle sorte qu'elle aura travaillé avec l'unique visée de venir en aide aux premiers besoins d'un enfant qu'elle ne doit pas connaître et qui ne la connaîtra pas. Savez-vous rien de plus touchant parmi les hommes, qui prétendent volontiers au privilège exclusif des sentiments désintéressés ?

– La voilà ! la voilà ! »

Ces exclamations saluaient la réapparition de la mouche, qui, à peine sortie du trou, s'était déjà remise en devoir d'entasser de nouveau à l'entrée les *rochers* qu'elle avait laissés aux alentours.

Par-dessus les *blocs*, elle repoussa soigneusement le sable à l'aide de ses pattes, jusqu'à ce que rien, dans l'aspect de ce lieu, ne pût faire supposer qu'une cavité y avait été pratiquée.

Elle voltigea ensuite un instant au-dessus du tertre, comme pour s'assurer d'en haut qu'aucun indice ne divulguait l'existence du précieux dépôt confié par elle à ce coin de terre. Puis elle s'élança vers le ciel, où nous l'eûmes bientôt perdue de vue.

Pendant que nous la suivions encore du regard, le vieux monsieur était allé prendre dans un coin du jardin une de ces petites houlettes de fer qui servent à la transplantation, et l'ayant enfoncée obliquement un peu en avant du souterrain, il pesa sur le manche de l'instrument.

Le fer ramena au jour la chenille, au flanc de laquelle était attachée une mignonne perle blanche allongée.

« Voilà l'œuf, fit le vieux monsieur ; vous voyez, je vous le disais bien : tout ce travail pour une mouche à naître. Il n'y a qu'un œuf, rien qu'un.

– Remettez-le ! remettez-le ! » criâmes-nous d'une commune voix, car cette idée nous eût été pénible à tous de réduire à néant l'œuvre qui avait coûté tant de peine à la mouche noire.

Un nouveau petit trou fut donc creusé, dans lequel la chenille et l'œuf qu'elle portait furent glissés délicatement, et dont on ferma l'entrée avec grand soin, comme avait fait la mouche.

Et pendant toute la soirée il ne fut question que de cette mère à la fois si prévoyante, si active et si industrielle.

Le vieux monsieur nous dit que cette mouche, d'ailleurs assez commune dans nos pays, a reçu des entomologistes le nom d'*ammophile des sables*. Il ajouta qu'elle appartient à l'ordre des hyménoptères, à la famille des fouisseurs et au groupe des sphégides.

Courage et témérité

Pour arriver plus tôt, afin de sauver son jeune frère qu'il venait de voir tomber dans une mare, où il allait périr, le petit Claude s'élança un jour de la fenêtre du premier étage. Grâce à Dieu, il sortit sain et sauf de cette périlleuse prouesse et ramena son frère, vivant, sur le bord.

Comme on le félicitait de sa généreuse action :
« Ah ! le beau miracle ! se prit à dire jalousement André, son cousin. J'ai bien sauté de plus haut, moi, l'autre jour. Vous savez la grande échelle du fenil ? Eh bien ! je ne m'y suis pas pris à deux fois. D'un bond : hop ! Et je n'ai rien de cassé, moi, non plus.

- Tu as fait cela ? demanda le père du jaloux.
- Oui.
- Et dans quel but t'exposer si follement ?
- Pour m'amuser, pour prouver que je n'ai pas

peur.

– Ah ! oui ! »

Le père, irrité de la sottise glorieuse de son fils et du mauvais sentiment qui l'avait porté à essayer de s'en faire honneur, vint droit à lui, et, le prenant par l'oreille, il lui apprit à ne plus confondre le courage utile et la sottise téméraire.

L'oiseau merveilleux

Certain jour, dans certain pays, se montra certain oiseau, au plumage si beau, au chant si doux que jamais rien de pareil n'avait été vu ni entendu ; non, car le plumage de cet oiseau semblait fait d'or, d'argent, de fleurs, de pierreries ; et cet oiseau, d'une ravissante voix, chantait la chanson que voici :

« Je suis l'oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques, d'un pays du ciel, d'un pays où jamais l'on ne pleure, où jamais l'on n'est tourmenté par les maladies, ni menacé de la mort ; d'un pays où il n'y a que félicité ; d'un pays où l'on est sans inquiétude du lendemain.

« L'homme qui pourrait me prendre posséderait le plus grand des trésors : il serait sur la terre comme étant au ciel, d'une santé toujours belle, exempte des moindres ennuis ; les plaisirs

le chercheraient, l'or pleuvrait dans ses mains, la joie habiterait son cœur ; il n'aurait rien à envier aux anges du paradis, ni à Dieu lui-même.

« Oui, l'homme qui pourrait me prendre posséderait le plus grand trésor.

« Je suis l'oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques... »

Telle était la chanson que l'oiseau s'en allait répétant par le pays.

Chacun se disait : « Oh ! je voudrais bien prendre cet oiseau !... » Et chacun se mit à tâcher de le prendre.

Ce fut une véritable chasse à cet oiseau, qui semblait facile à saisir, et dont cependant aucun ne pouvait s'emparer.

L'oiseau se faisait comme un jeu de la chasse dont il était le sujet ; tout en répétant sa chanson, il se promenait, pour ainsi dire, entre ses pourchasseurs ; à l'un il échappait d'un coup d'aile ; à l'autre il glissait dans la main comme une anguille ; il passait entre les jambes de celui-ci, sautait par-dessus la tête de celui-là...

Et tous le suivaient, allant, venant, courant, se poussant, se bousculant. Ils se disputaient.

« Tu me l'as fait manquer !

– Tu m'as heurté, et j'ai ouvert la main quand je le tenais.

– Tu l'as effrayé au moment où il allait passer à ma portée.

– Ne me touche pas !

– Écarte-toi !

– Cet endroit est-il à toi ?

– En es-tu maître, toi, pour vouloir m'en chasser ?

– Reviens-y !

– Oui, j'y reviendrai, s'il me fait plaisir.

– Nous verrons bien !

– C'est tout vu ; m'y voilà !

– Alors attrape !

– Tu m'as frappé ; attends ! tiens !... »

Et ils se battaient, se prenaient aux cheveux, se traînaient dans la boue ; le sang coulait ; ils

écumaient de colère, ils criaient, ils se vomissaient des insultes.

Et pendant ce temps l'oiseau redisait d'une voix toujours aussi douce, aussi ravissante :

« Je suis l'oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques. L'homme qui me prendrait posséderait le plus grand trésor. »

Et ils recommençaient à poursuivre l'oiseau ; mais toujours l'oiseau leur échappait.

Ils s'agitèrent ainsi longtemps, emmenés à travers champs, bien loin, par l'oiseau...

Enfin, fatigués, essoufflés, ils revinrent au pays. En route encore, ils se disputèrent, s'accablèrent de reproches, chacun rejetant sur l'autre sa non-réussite en la capture de l'oiseau.

Or, comme ils passaient, malheureux et dépités, devant une des maisons du pays, ils aperçurent, assis sur le seuil, un pauvre homme qui, le regard tranquille, le front calme, caressait de sa main droite un passereau familier perché sur sa main gauche. Le passereau pépiait, battait légèrement des ailes, et avançait son petit bec

pour baiser les lèvres de son maître.

« Eh bien ! leur dit l'homme, vous n'avez pas pris l'oiseau merveilleux ?

– Non ! répondirent-ils.

– Cela ne m'étonne pas, leur dit encore l'homme, puisque c'est moi qui l'ai pris.

– Toi ? firent-ils en le regardant étonnés.

– Oui, moi.

– Montre-nous-le donc ?

– Eh bien ! dit l'homme, ne le voyez-vous pas, là, sur ma main ?

– Là ! firent les hommes. Ça ! l'oiseau merveilleux ! Tu es fou, ou tu veux te moquer de nous : c'est un passereau des toits que tu as pris jeune au nid, et que tu as apprivoisé.

– Je vous dis, moi, reprit l'homme, que c'est l'oiseau merveilleux. Voyez comme son plumage est beau : ne le dirait-on pas fait d'or, d'argent, de fleurs et de pierreries ? »

En ce moment le passereau pépia ; l'homme ajouta : « N'entendez-vous pas sa voix

ravissante ? Écoutez sa chanson ; écoutez : “Je suis l’oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques. L’homme qui m’a su prendre possède le plus grand trésor...” N’est-ce pas là ce qu’il chante ? »

Les hommes, tous ensemble, firent de gros éclats de rire, et poursuivirent leur chemin en disant : « Celui-là est fou, qui croit tenir l’oiseau merveilleux. »

Et ils rentrèrent chez eux tristes, harassés, meurtris de coups.

Or comme, de retour au logis, ils parlèrent à un vieillard de la chasse vaine qu’ils avaient donnée à l’oiseau merveilleux, et de la folie de l’homme qui croyait posséder cet oiseau tandis qu’il n’avait qu’un chétif passereau, le vieillard leur dit :

« L’oiseau que vous avez poursuivi avec tant de peine, nul homme ne peut le prendre et le garder sur la terre, car il est du ciel. Cet oiseau s’appelle *le bonheur*. Vous avez été insensés de le pourchasser, pensant le saisir. L’homme sage, c’est celui dont vous vous êtes moqués : n’ayant

qu'un passereau, il s'est persuadé qu'il possède l'oiseau merveilleux ; et, par cette croyance, il jouit du grand trésor promis. Faites donc comme lui. N'allez pas, en vous jalousant, en vous déchirant les uns les autres, pourchasser au loin l'oiseau merveilleux ; caressez le passereau familier, trouvez magnifique son plumage, charmante sa chanson simple ; et cela vous vaudra d'avoir pris l'oiseau merveilleux, l'oiseau du ciel. »

Ainsi parla le vieillard. Mais les hommes dirent de lui ce qu'ils avaient dit de l'homme au passereau : « Il est fou. » Car il leur conseillait d'éblouir eux-mêmes leurs yeux, de tromper eux-mêmes leurs oreilles ; et ils auraient eu honte de faire ces choses, qui cependant étaient sages.

Et, leur dépit d'avoir manqué l'oiseau merveilleux ne faisant que s'accroître, ils restèrent profondément tourmentés ; tandis que l'homme au passereau, calme sous son pauvre toit, continua de caresser l'oiseau familier qu'il voyait beau par-dessus tout, dont la voix le charmait, et dont la possession lui procurait le

grand trésor promis par le véritable oiseau
merveilleux.

De quoi le bonheur est fait

Un jour, Pierre Aubry, le vieux vigneron, mon voisin, me parla ainsi :

« J'ai entendu souvent dire qu'il n'y a pas d'heureux dans ce monde, ou bien encore j'ai entendu demander, par des gens riches comme par des gens pauvres, par des vieux comme par des jeunes : "Qui est-ce qui peut se vanter d'avoir le bonheur ?" »

« Et vous avez dû l'entendre comme moi, car si vous vouliez prendre un à un tous les gens d'un pays pour leur dire à chacun : "Toi, que désires-tu ?" je ne sais pas si vous en trouveriez beaucoup pour vous répondre : "Je désire rester comme je suis, avoir ce que j'ai et garder ma condition, sans y rien changer." »

« Comment cette chose se peut-elle faire ? Faut-il croire que le bon Dieu, qui a mis les hommes dans le monde, ait tout bonnement voulu

fabriquer, en nous fabriquant, une armée de malcontents et de malheureux ?

« On y serait vraiment porté, en voyant ce qu'on voit, c'est-à-dire tant de gens qui devraient se trouver aises de leur sort, et qui en sont encore, comme on dit, à se ronger les esprits pour n'avoir pas ce qu'ils voudraient avoir.

« Mais, croyons-le bien, ce n'est pas le sort heureux qui manque aux hommes, mais les hommes qui manquent au sort heureux. La faute en est non pas au Créateur, qui a fait des quantités de biens de toute espèce pour nous les partager, mais à l'envie, à l'ambition, qui nous ferment les yeux et l'esprit sur ce que nous avons, pour ne nous les ouvrir que sur ce que nous n'avons pas.

« C'est ainsi que tout le mal est fait.

« Nous sommes pareils à des gens attablés les uns devant de la soupe, les autres devant de fines viandes, les autres devant des douceurs, et, repus de ce qui est sur notre table, nous passons le temps à dire : “Quand donc mangerai-je d'une autre pitance ?” Aucun ne songera à la bonne

chance qui lui est échue d'avoir une table garnie n'importe comment, mais du moins de manière à lui ôter la faim : ce qui serait le bonheur pour beaucoup de gens, qui se lèvent le matin sans savoir si dans le jour il se trouvera, je ne dis pas une table dressée pour eux, mais tant seulement un morceau de pain pour qu'ils y mettent la dent.

« Ceux-là s'en vont en disant : “Ah ! si j'avais l'assurance de manger à ma faim tous les jours, je ne demanderais rien de plus.”

« Cette assurance leur vient-elle, les voilà aussitôt oubliant le temps où ils étaient coutumièrement sans la moindre pitance, et aussitôt disant : “Ah ! si j'avais seulement un bon logis, de beaux habits !”

« Le bon logis, les beaux habits leur sont-ils donnés, bien vite ils réclament autre chose, et toujours, toujours ainsi. C'est la manie de chacun. Jamais personne ne regarde au-dessous de soi ; toujours on a les yeux du côté plus haut que celui où l'on est. On ne sait ni se souvenir de ce qu'on a été, ni s'apercevoir de ce qu'on pourrait être, et l'on ne sait que trop envier la condition qu'on n'a

pas.

« Oui, là est tout le malheur ; car du haut en bas des conditions diverses, on ne voit que gens lorgnant leur voisin, on n'entend que gens répétant : "Ah ! si j'étais comme un tel, si j'avais ce qu'il a !" Un tel en dit autant d'un autre ; de façon que, du haut en bas, il n'y a que gens enviant, désirant, se plaignant.

« Pourtant, comme il serait facile de montrer à la plupart des gens que ces désirs ne sont que luxe, ces envies que tracas inutiles, ces plaintes que bruits qu'ils devraient se dispenser de faire !

« Eh ! tenez, je vous en veux donner le témoignage par une chose qui m'est arrivée ces jours derniers, et qui m'a bien fourni la mesure de ce que nous pouvons appeler bonheur ou malheur.

« Et d'abord, je dois vous le dire, pour ma part, je ne suis aucunement de ceux à qui leur condition paraît mauvaise ou insuffisante, ayant toujours su estimer à leur prix les choses que le bon Dieu a bien voulu me permettre d'avoir, et n'ayant jamais pris la peine d'élever mes désirs

chagrins vers celles que je n'avais pas, et dont je me suis toujours passé sans la moindre peine.

« En deux mots, ma sagesse, dont je ne tire pas vanité, mais profit, est, au contraire de celle de bien des gens, de faire cas de ce que j'ai et mépris de ce que je n'ai pas.

« Donc, l'autre jour j'entrai en visite chez un de mes garçons qui a pour dernière enfant une fillette de huit ans, qui est, comme vous pensez bien, ma chérubine, ma tout aimée : d'abord, parce qu'elle est ma petite-fille ; ensuite, parce qu'elle est aimante, jolie, mignonne ; et surtout par la première raison, qui serait bien suffisante pour valoir toutes les autres, à savoir qu'elle est l'enfant de mon enfant ; car il n'y a rien de plus fort que cette idée-là.

« J'entrai. Je vis ma bru tout effarée.

« – Qu'est-ce donc ? fis-je.

« – Ah ! c'est Pierrette, – à ce nom vous devinez bien que l'enfant est, de plus, ma filleule, – c'est Pierrette qui a mal.

« – Quel mal, mon Dieu !

« – Est-ce qu'on sait ; elle ne peut pas dire, ça l'a prise un peu après être revenue du verger, où elle avait mené son agneau brouter un moment. »

« Et moi de courir au lit du père et de la mère, où l'on avait couché la petite.

« Je la vois là, étendue, blême, dolente, n'ouvrant les yeux qu'à grand'peine ; elle, qui a coutume de me faire tant de fête quand j'arrive, de sauter au-devant de moi, de m'ouvrir ses petits bras, d'y prendre mon cou et de m'embrasser, et de me dire de ces gentils propos qui sont pour moi comme une musique du ciel. Rien, rien, rien !... Elle ferme l'œil, elle ne me voit pas ; je l'embrasse, elle ne me rend pas mon baiser ; je lui parle, elle ne peut pas me répondre. On dirait qu'elle n'ait rien que le dernier souffle à rendre ; car elle pousse des soupirs qui semblent lui déchirer la gorge : si elle soulève un peu la tête, c'est pour la laisser aussitôt retomber lourdement, avec un abandon de corps mort.

« La mère arrive avec une tisane :

« – Tiens, bois. »

« Elle refuse en branlant la tête.

« – Il faut boire, ça te fera du bien.

« – Peux pas ! » répond-elle.

« Et, en effet, impossible de lui faire avaler la moindre gorgée. Quand la boisson touche ses lèvres, elle repousse de la main la cuiller, elle se débat, comme si on la brûlait... tant et si bien qu'il faut la laisser dans l'espèce de sommeil pesant où elle est perdue, accablée... Il n'y a qu'à la regarder, blanche comme un linge, étendue sur ce lit où elle ne bouge pas plus qu'une défunte.

« En tous cas donc, la première idée qui vient alors est de courir au médecin ; et vous pensez si je pus laisser à aucun autre le soin de faire le trajet de notre village au bourg, où l'on trouve l'homme de science. Vous me voyez retrouvant à ce propos mes fines et lestes jambes de quinze ans ; je vous assure bien qu'étant poussé par l'inquiétude je ne craignais personne pour la marche.

« Or me voilà parti, me voilà suivant la route assez longue, et, tout en hâtant le pas, Dieu sait si

ma cervelle faisait du chemin à droite et à gauche, Dieu sait les pensées qui s'y pressaient en nombre !

« Et d'abord, pour sortir du pays, je rencontre d'ici et de là des pièces de terre qui sont à moi, et je me dis, alarmé que je suis sur la vie de ma fillette chérie : "Oh ! que je les donnerais de bon cœur à quelqu'un qui me dirait : Va chez toi, ta petite Pierrette n'a plus de mal." »

« Un peu après, je me tâte, moi vieux, moi bon à faire un mort, comme on dit, et je pense : Est-ce assez affligeant de songer que cette pauvrete, toute jeune, toute pleine de jeunesse et qui pourrait avoir tant de jours devant elle, soit maintenant peut-être aux portes du cimetière. Et de grand cœur, parlant au bon Dieu : Prenez mon sang, mon Dieu, prenez ma vieille vie, emmenez-moi, mais laissez ma chère enfant dans ce monde, dont elle est la douce fleur, dont elle est la gaieté...

« Plus loin, je vois une pauvrete, qui va mendiant, traînant avec elle une petite fille de l'âge de ma Pierrette, mais fraîche, gaillarde,

éveillée, et je souris : Est-elle heureuse cette mendicante d'avoir sa fillette si bien portante !

« Que ne suis-je, moi aussi, réduit à quémander mon pain de porte en porte, mais à la condition de voir ma bien-aimée en gaieté, en santé !... Ah ! que si cette femme, si heureuse, pouvait me vendre un peu de la santé de son enfant pour la mienne, comme je payerais sans compter, même de mon dernier sou !...

« Tantôt, pensais-je encore, quand je suis entré chez mon fils pour le voir, je sentais qu'au sortir de ma visite je serais tout aise de trouver à la maison, en arrivant, le repas servi, et de m'attabler pour manger et boire de grand cœur ; l'appétit me poussait, l'idée d'une bonne soupe, d'un bon verre de vin et de quelque autre pitance me mettait à proprement parler l'eau à la bouche ; maintenant rien de ça ne me dit, ni ne me dirait. On servirait là devant moi tous les poulets ou gibiers de la terre que je n'approcherais pas de la table... On déboucherait les plus vieilles bouteilles que je n'y prendrais point garde, moi qui ai cependant coutume d'être assez accueillant

pour les fins jus de sarment.

« Et que sais-je encore tout ce que je pensais, tout ce que je me disais...

« Tant fis-je des pieds, que j'arrivai au bourg, où par hasard je trouvai le médecin qui, avec sa voiture attelée, allait partir pour une tournée ; il me fait monter à côté de lui, et nous reprenons lestement le chemin du village.

« Lestement, dis-je, car le cheval de notre médecin a bon pied ; et pourtant je me surprénais trouvant que la bête était lente, qu'elle allait d'un train dont les minutes me semblaient des heures, car une minute perdue pouvait faire que nous arrivassions trop tard.

« Il faisait le plus beau temps de l'année, le soleil brillait clair sur les champs tout d'or et de verdure, les grillons dans les blés faisaient *zi zi zi*, de cette voix qui est si gaie ; les alouettes jetaient dans la grande route du ciel leur longue chanson, qui met comme des rayons de musique dans les rayons du soleil... En tout autre instant, j'aurais au fond de mon âme trouvé ça d'une beauté, d'une gaieté qui ne peut se dire ; mais non, ce

soleil aurait dû, me semblait-il, s'éteindre, se cacher ; ces grillons, ces oiseaux auraient dû se taire pour prendre avec moi le deuil de mon cœur...

« Et plus nous allions, plus mon impatience devenait grande ; et plus tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais me paraissait ennuyeux, fatigant, fâcheux.

« Enfin nous voilà à quelque distance du contour du chemin d'où l'on voit la maison de mon fils ; mes yeux se braquent vers la porte, où je pense voir quelqu'un se tenir pour nous annoncer peut-être qu'il n'y a plus rien à faire.

« Oh ! ce regard ! avec quelle force je le lançais, et le tenais arrêté sur cette porte !

« Mais, surprise ! qu'est-ce que je vois ? mon garçon qui en nous apercevant lève vivement son chapeau et le secoue en l'air en manière de joie... Il se retourne, il fait un signe dans la maison, et qu'est-ce que je vois encore ? Pierrette, ma petite-fille, oui, elle-même, qui vient toute riante, toute sautillante au-devant de la voiture.

« Alors vous pensez !... vous imaginez la fête qui soudain commence en mon cœur.

« – Est-ce là notre malade ? demande le médecin.

« – Vraiment oui ! » fais-je en riant et en pleurant tout à la fois... Et, dégringolant de la voiture sans attendre l'arrêt du cheval, je cours, je prends l'enfant dans mes bras ; je l'enlève, je la baise mille fois...

« Et tout s'égayé pour moi, tout s'éclaire, tout est en fête.

« Brille, brille, beau soleil !... chante, grillon ; chante, alouette ; le bon Dieu a guéri mon enfant !

« Et je m'agenouille, et je me signe ; et, ôtant mon chapeau : “Seigneur, vous êtes bon ; Seigneur, vous êtes saint ; mon cœur est à vous, Seigneur !”

« Je suis comme un fou ; j'entre, j'embrasse mon fils, et ma femme, et ma bru, puis j'embrasse encore Pierrette...

« La petite gourmande avait tout bonnement

fait trop d'honneur aux reines-Claude du verger, et ça ne passait pas, et ça l'étouffait ; mais la nature s'était chargée du médicament, et il n'y paraissait plus.

« Le médecin s'en alla comme il était venu, et moi je me retrouvai avec tous mes bonheurs : l'appétit, les pièces de terre, la santé, et la belle jeunesse de mon enfant !

« Depuis, j'ai bien des fois songé à cette perte de mon bonheur retrouvé.

« J'ai vu une fois de plus de quoi le bonheur est fait ; j'ai appris une fois de plus à compter les richesses qu'on a et qu'on oublie trop quand on en a pris l'habitude, et j'ai d'autant gagné à cette épreuve qu'elle m'a montré mieux la valeur de tout ce que j'ai. Aussi ma prière est-elle chaque jour :

« Mon Dieu, laissez-moi ce que vous m'avez donné ; c'est tout ce que je vous demande. »

« Combien de gens pourraient ou devraient n'en avoir pas d'autre ! » Ainsi s'exprima le vieux vigneron.

Et j'ai trouvé que Pierre Aubry avait raison de parler ainsi. C'est pourquoi j'ai voulu redire ses propos.

La petite reine

I

Dans mon village vivait une pauvre jeune femme veuve qu'on appelait la Farlotte, qui était mère d'une petite fille qu'on appelait Georgette.

La Farlotte était pauvre, ai-je dit : c'est très pauvre que je devais dire ; car, outre que la mort de son mari l'avait laissée sans ressources, et chargée de l'entretien d'un enfant, sa chétive santé l'empêchait encore de travailler autant qu'elle l'eût voulu pour tâcher d'avoir raison de la gêne.

Mais, si restreints que fussent ses moyens d'existence, on n'avait pas mémoire cependant que la Farlotte eût jamais réclamé l'assistance de personne.

Tout au plus lui était-il arrivé d'accepter

quelques services qu'on lui avait cordialement offerts, et qu'elle n'aurait pas su refuser sans paraître affecter une fierté déplacée.

Quoi qu'il en fût, telles gens qui allaient par le canton, déguenillés, tendant la main de porte en porte, étaient en réalité moins dénués que la Farlotte, qu'on voyait toujours, ainsi que sa fille, proprement, convenablement vêtue, et qui évitait presque de se plaindre de sa condition, pour qu'on ne pût pas croire qu'elle cherchait à attirer sur elle la pitié.

C'est qu'elle était si industrieusement, si laborieusement économe, la Farlotte ! C'est qu'elle avait tant d'esprit d'ordre ! et surtout c'est qu'elle comprenait si bien que le respect de soi-même doit être la première qualité des pauvres !

Aussi, en dépit de son extrême pauvreté, la Farlotte était-elle généralement estimée à l'égal des personnes riches les plus honorables du pays.

Et, comme chacun jugeait sincèrement digne de sympathie la pauvre femme, chacun en même temps blâmait sévèrement certain vieil avare, oncle maternel de la Farlotte, lequel, possédant

de grands biens et vivant seul, n'avait jamais paru s'apercevoir du dénuement de sa nièce.

Si des gens se trouvaient pour remonter à ce vilain serre-denier qu'il ferait œuvre digne d'éloges en s'occupant un peu de la Farlotte, qui était sa plus proche, pour ne pas dire sa seule parente, et n'avait jamais rien fait ni dit qui fût de nature à l'indisposer contre elle.

« Mon Dieu ! – répliquait-il, s'autorisant pour rester insensible du fait méritoire qui aurait dû, au contraire, lui inspirer pour sa nièce le plus affectueux intérêt, – elle n'a besoin de rien, et la preuve, c'est qu'elle ne demande rien. D'ailleurs, regardez-la seulement passer, et dites si sa mise est celle d'une nécessiteuse. »

Ces belles raisons énoncées, l'avare les trouvait, pour sa part, si convaincantes, qu'il lui semblait impossible qu'on ne les acceptât pas sans objection.

On le laissait donc se renfermer dans son triste égoïsme ; et, croyant sans doute être agréable à la Farlotte, qui, pensait-on, devait lui en vouloir de sa dureté, on ne manquait pas de le décrier auprès

d'elle ; mais alors la Farlotte disait doucement à ceux qui parlaient mal de ce mauvais parent :

« Est-ce que mon oncle me doit quelque chose ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! pourquoi vous étonner qu'il ne me donne rien ? Il est riche ; il fait de sa richesse l'usage qui lui convient : cela ne regarde personne que lui. Je n'ai aucun droit de me plaindre ; je ne me plains pas, et vous m'obligerez en ne prenant pas pour moi le souci que j'évite de prendre moi-même. »

Ainsi s'exprimait l'honnête, la digne, la patiente, la courageuse femme.

Si l'on dit quelquefois, avec raison : « Tel maître, tel valet », à plus juste titre doit-on pouvoir dire : « Tels parents, tels enfants ». La confirmation de cet adage se trouvait chez la Farlotte.

On comprendrait difficilement, en effet, que la fille d'une pareille mère n'eût pas été douée de quelques bonnes qualités ; mais ce n'étaient pas seulement quelques-unes des bonnes qualités de la Farlotte qu'on retrouvait chez la petite Georgette, c'étaient toutes celles qui peuvent

rendre une enfant aimable, charmante... ; disons plus, disons le grand mot : admirable. – Oui, admirable, car son heureux caractère, ses douces manières, et aussi – la beauté ne gâte jamais rien – les grâces de sa personne avaient valu à la petite Georgette une véritable adoration.

Pour juger par vous-même s'il en pouvait être autrement, figurez-vous une toute mignonne créature, blonde comme un épi mûr, blanche et rose comme une églantine, regardant avec de grands yeux d'un bleu de bluet, babillant d'une voix fine et moelleuse comme le gazouillis du ruisseau ; vive comme la bergeronnette qui trotte sous les brebis ; joyeuse comme l'alouette qui plane en jetant sa chanson dans le ciel pur ; figurez-vous cet être, aussi parfaitement bon, aussi parfaitement doux de cœur que joli de visage, aussi gentil d'esprit que gracieux d'allure et de maintien, n'ayant pour tous que d'avenants propos, que de frais sourires. Regardez-la passer, un jour d'été, par exemple, la belle petite Georgette, vous ne prendrez pas garde, j'en suis sûr, à la très humble simplicité de son costume ; vous ne remarquerez pas qu'elle n'a sur le corps

qu'une petite robe d'indienne, pas trop neuve, peut-être même rapiécée, mais en réalité propre et bien arrangée ; vous ne verrez pas qu'il est en grosse paille du pays le chapeau qui est posé sur sa tête, ou qui pend derrière ses épaules : peut-être verrez-vous que ses pieds entrent nus dans ses sabots de hêtre noirci, mais ce sera pour remarquer qu'ils sont nets et clairs comme les galets du bord de l'eau ; – quant au reste, vous n'aurez pris garde qu'à la ravissante expression de son visage ; si elle vous a parlé, le son de sa voix vous aura causé une douce émotion, et les choses qu'elle vous a dites auront été certainement pour vous autant de témoignages d'un droit et facile caractère.

Voyez, regardez, elle trouve sur son chemin la vieille Isabeau qui s'aide pour marcher d'une béquille et d'un bâton, et qui n'en est pas plus alerte pour cela.

« Bonjour, mère Isabeau, voulez-vous vous appuyer sur moi pour franchir ce pas ? Oui, mettez votre main sur mon épaule. Là ! c'est bien ! Ne craignez pas, je suis forte ; doucement,

mère Isabeau, doucement. Encore un petit élan. Ah ! c'est fait ! nous y voilà ! Adieu, mère Isabeau. »

Plus loin c'est Michel, le meunier, un taquin de la pire espèce, qui veut exercer la patience de la petite :

« Halte-là, mademoiselle Georgette ; nous avons besoin d'une meunière au moulin. Il faut venir avec moi. »

Et il lui barre le passage.

« C'est que je n'ai guère le temps. Laissez-moi aller, je vous prie, monsieur Michel.

– Comment ! tu n'as pas le temps ! Comment ! que je te laisse aller ! Ah ! je voudrais bien voir ça, par exemple ! Eh ! vite sur ma voiture ! Une, deux ! Hop ! »

Il l'a prise par-dessous les bras, et posée sur la lourde et poudreuse charrette.

« Eh bien ! en route pour le moulin », fait résolument Georgette, qui s'installe en souriant sur les sacs.

Aussitôt le meunier change de ton :

« Ainsi tu viendrais tout de même avec moi ?

– Pourquoi pas, monsieur Michel, du moment que ça pourrait vous faire plaisir ?

– Mais ta mère ?

– Oh ! réplique malicieusement Georgette, vous me ramèneriez bien la voir quelquefois.

– Allons, je vois que tu es une bonne fille ; je te prendrai seulement un autre jour.

– Quand vous voudrez, monsieur Michel. »

Le meunier l’embrasse en la remettant à terre, et il la regarde s’en aller en branlant la tête d’une certaine façon qui veut dire : Pas sotté, la petite ; et surtout pas méchante !

Là-bas, c’est un tout jeune enfant qui pleure. Pourquoi ? on n’en sait rien. Mais Georgette court à lui, lui parle, lui sourit, cueille une branche dans la haie, et la lui présente :

« Beau ! beau ! mignon, mignonnet ! Il ne faut pas crier comme ça. Je vais te chanter la chanson du mois de mai :

*Dans mon jardin est un rosier,
Qui porte rose au mois de mai.*

Ah ! ah ! je savais bien que ça guérirait ton chagrin. » Voilà l'enfant consolé.

Plus loin, Georgette avise une fillette de son âge, qu'elle accoste en lui mettant un bras sur l'épaule, et en penchant sa tête contre sa tête, pour entamer avec elle un de ces grands petits entretiens qui semblent pleins de mystères. Vous savez : on chuchote, on se regarde étonné, et l'on en dit, et l'on en dit !... et l'on reprend longuement haleine presque sans cesser de parler...

Mais voici des petits garçons qui jouent aux billes.

« Prends garde, dit Georgette à sa compagne, à qui elle fait faire un détour, ne passons pas là, nous dérangerions leur jeu. »

En voilà d'autres qui se querellent, qui même se prennent au collet. Au risque d'attraper quelques horions, Georgette va bravement se

jeter entre eux.

« Ne vous faites pas de mal, je ne veux pas ! »

L'instant d'après, elle les a rendus les meilleurs amis du monde.

Là-bas des petites filles font une ronde, elle y court :

« J'en suis, voulez-vous ? »

Et sa voix dominant, raccordant toutes les voix, son entrain donnant l'heureux exemple, la ronde a bientôt une toute autre animation.

Que sais-je encore ? Partout enfin, avec tous, pour tous elle savait faire preuve de douceur, de bonté, de prévenance, de belle humeur.

Tant et si bien, et avec une telle constance, que sa douceur, sa bonté, sa prévenance, sa belle humeur, qui ne s'étaient jamais démenties une seule fois, qu'on n'avait jamais trouvées en défaut en aucune circonstance, étaient devenues proverbiales dans le pays.

Pas une mère qui ne désirât avoir un enfant bon comme Georgette, doux comme Georgette ou prévenant comme Georgette.

Pas un enfant, même parmi les meilleurs, qui n'enviât d'être comparé, fût-ce par un seul point, à la petite Georgette.

Mais nulle mère cependant qui osât se flatter de posséder jamais une enfant aussi généralement accomplie ; nulle enfant qui pensât pouvoir devenir jamais semblable à elle.

Avec ces charmantes qualités, jointes à ses charmants dehors, la petite Georgette était comme une créature unique qui devait rester unique ; et cela semblait si bien démontré pour tous que, d'une commune voix, on l'avait surnommée la petite reine c'est-à-dire, – au moins était-ce ainsi qu'on l'avait entendu, – la plus parfaite, la plus belle des enfants du village ; et, chose remarquable, qui d'ailleurs prouvait par quels doux moyens elle s'était établie, la royauté de Georgette, qui faisait beaucoup d'envieux, ne semblait cependant faire aucun jaloux.

Ce mignon, ce joli nom de petite reine, qui portait avec lui une gracieuse idée de puissance, avait sur les enfants du village le même empire qu'aurait ailleurs le grand et terrible nom de

Croque-mitaine.

« Si tu n'es pas sage, disait-on au turbulent, à l'insoumis, la petite reine ne voudra pas te parler quand elle passera. »

Et le turbulent, l'insoumis poussait rarement l'audace jusqu'à mépriser cet avertissement.

« Étudie bien, remontrait-on à l'écolier négligent, tu feras plaisir à la petite reine. »

Et l'écolier promettait d'être plus appliqué pour faire plaisir à la petite reine.

« Si tu es méchant, tu feras pleurer la petite reine », disait-on à l'un.

« Tu es bon, tu es obéissant : la petite reine t'aimera », disait-on à l'autre.

Encore une fois, que sais-je ?

La petite reine par-ci, la petite reine par-là : toujours la petite reine !

En un mot, Georgette exerçait aussi bien sur tous les cœurs que sur tous les yeux une souveraineté d'autant plus remarquable que la pauvre souveraine, à la robe d'indienne rapiécée,

aux pieds nus, fille de la pauvre Farlotte, ne pouvait rien devoir de son prestige à l'appareil de la richesse, ni à la haute position de sa famille.

Et le règne heureux de la petite reine semblait devoir se prolonger longtemps, bien longtemps...

II

Or donc par un beau jour le bruit se répandit dans le village, – et Dieu sait s'il y fut bien accueilli, – que la Farlotte, et par conséquent la petite reine, sa fille, qui jusque-là avaient été pauvres à l'égal des plus pauvres, allaient être désormais riches à l'égal des plus riches.

Le vieil oncle avare venait de mourir, et, comme tous les avares qui ne peuvent supporter l'idée que leur argent bien-aimé doive passer en d'autres mains, il était mort sans faire de testament ; en sorte que toute sa fortune revenait de droit à sa nièce.

On fut d'autant plus aise de l'heureuse aubaine échue à la Farlotte et à Georgette qu'il ne semblait pas que ce subit enrichissement, – qui aurait pu tourner fâcheusement la tête à bien d'autres, – dût avoir pour effet de leur inspirer la moindre hauteur. Simples, affables elles étaient auparavant, simples, affables elles parurent vouloir rester ; et de même qu'on avait pu les estimer, les aimer, sans prendre garde à leur extrême pauvreté, de même elles parurent ne point prendre garde à leur extrême richesse pour continuer à mériter d'être estimées, aimées.

Il n'y eut guère de changé chez elles que le costume ; et encore ce changement était-il, vous le comprenez, de ceux qui, rendant plus saillante la charmante beauté de la petite Georgette, devait ajouter une force nouvelle au prestige dont elle était déjà entourée. Reine déjà quand elle était pauvre, la petite Georgette était donc devenue, en même temps que riche, plus reine encore que jamais ; et plus que jamais il y avait lieu de penser qu'elle garderait longtemps, bien longtemps, le beau titre que lui avaient valu les grâces de son cœur et les grâces de sa personne.

III

Pauvre, la Farlotte avait toujours été très sensible aux hommages que chacun rendait à sa fille. Quand elle se vit riche, elle résolut, puisque ses moyens le lui permettaient, de célébrer une sorte de petite, ou plutôt de grande fête, qui serait comme donnée par la petite reine aux enfants du village, qui la reconnaissaient pour telle.

La mère et la fille allèrent donc de maison en maison faire les invitations.

Il va sans dire que toutes les mères furent flattées de l'honneur fait à leurs enfants par la Farlotte, et que tous les enfants se prirent à attendre avec une vive impatience le jour fixé pour la fête de la petite reine.

Ce jour était un beau jeudi d'été ; le lieu choisi, un beau verger, dont l'herbe avait été fauchée par places, pour pouvoir dresser des tables, et dont les cerisiers, les pruniers, les groseilliers tout chargés de fruits devaient fournir

le plus frais dessert à la plus friande collation.

Le violonneux du pays avait été commandé, qui, juché sur une estrade établie sur les mères branches d'un gros arbre, devait faire chanter à son violon toutes les rondes, toutes les chansonnettes enfantines du pays.

Cinq ou six servantes en tabliers blancs étaient chargées de tailler, de servir, de verser les sirops, les limonades, de faire circuler des assiettes de dragées, de biscuits.

Il y avait des jeux de quilles, des balançoires, des balles, des cordes pour sauter.

Dans un coin se tenait une marchande qui vendait pour rien des poupées, des étuis, des ménages aux petites filles ; des fifres, des tambours, des billes, des toupies aux petits garçons.

Chaque enfant qui entrant recevait un beau et long ruban, que les petites filles se nouaient en écharpe, que les petits garçons s'attachaient au bras ; si bien que, quand tous furent entrés, les yeux étaient éblouis de voir courir, voltiger tous

ces rubans par le verger.

Pauvres et riches, invités sans distinction, étaient jolis à plaisir ; mais aucun n'effaçait encore la petite reine, qui n'avait d'autre toilette luxueuse cependant qu'une robe blanche et une ceinture bleue ; mais elle éprouvait tant de joie en voyant autour d'elle tant de visages joyeux ; mais elle était si profondément heureuse en songeant à tout le bonheur que tout ce petit monde lui devait, que jamais ses traits, ses regards n'avaient eu une aussi radieuse animation.

D'ailleurs elle n'avait jamais été plus empressée, plus aimable, plus affectueuse.

Et partout l'on entendait répéter : « Comme elle est belle ! comme elle est bonne ! Ah ! qu'elle est bien nommée la petite reine... Vive la petite reine ! le bon Dieu bénisse la petite reine ! »

Je doute que jamais aucune véritable majesté ait excité autour d'elle autant de franche admiration, de sincère enthousiasme, ait senti plus vivement le plaisir d'être admirée, acclamée. Georgette était comme enivrée, comme

transportée. Elle ne se possédait plus. Elle allait, venait, chantait, dansait, mettait les jeux en train, organisait les rondes, prenait la tête des farandoles, qui au son du violon serpentaient autour des arbres et couraient le long de l'enceinte. On la voyait ici, en un clin d'œil elle était là-bas ; puis en un clin d'œil elle était revenue ; on l'entendait partout, et toutes les voix faisaient écho à la sienne.

Aussi comme la fête était gaie ! comme on s'amusait ! comme, nombreux déjà, les convives semblaient être en bien plus grand nombre ! Un valait dix. Oh ! les clairs éclats de rire ! Oh ! le sémillant tapage ! Oh ! le gentil tumulte ! Oh ! le joli fourmillement !

L'exemple, l'ardeur au plaisir donnaient de l'entrain aux plus engourdis, de l'agilité aux moins alertes. Il n'y avait pas jusqu'à certaine petite Françoise, bossue et bancroche de naissance, qui sautillant sur sa jambe longue, clopant sur sa jambe courte, ne s'évertuât pour prendre activement part à l'ébattement général.

La pauvre infirme, dont nul d'ailleurs ne

semblait voir l'infirmité, se trémoussait ravie dans ce grand trémoussement. Le paradis ne lui eût sûrement pas offert de plus entière, de plus délectable joie. On se fût senti pénétré de bonheur rien qu'à comprendre jusqu'à quel point ce petit être disgracié parvenait à oublier sa disgrâce.

Il fallait la voir, par exemple, aux parties de cache-cache, ou de tape, se démenant, se hâtant pour n'être pas prise, ou pour saisir les autres quand elle avait été touchée.

Elle courait, elle sautait, elle roulait : on eût dit d'une marmite cabriolant sur ses pieds tors. Et comme elle riait : comme elle s'écriait !...

Voilà que vers la fin de la journée, et sans doute pour la clore dignement, la petite reine eut l'idée de former une grande *queue leu leu* qu'elle conduisait elle-même, et dans laquelle ne manqua pas de vouloir prendre place la petite Françoise, qui ne doutait plus de sa prestesse, après les preuves qu'elle pensait en avoir données tout le long du jour.

La petite reine, plus animée que jamais, donne

le signal.

Voilà la bruyante *queue leu leu* qui commence à s'agiter, à courir, à ondoyer : mais presque aussitôt, crac ! la voilà coupée en deux, et par conséquent désorganisée. La petite Françoise, qui n'a pu être assez ingambe, a bronché, butté, et roulé dans les pieds de quatre ou cinq fillettes qui s'étalent avec elle.

On rit, elle rit, et l'ordre se rétablit ; et la *queue leu leu* se remet en mouvement. Mais à peine le branle est-il donné de nouveau, que de nouveau la petite infirme bronche et culbute sur le gazon, et que la partie qui promettait d'aller si bien est encore interrompue.

Et cependant la petite Françoise, qui rit plus fort, se relève, et clopin-clopat se dispose à revenir prendre sa place ; et cependant on semble attendre en riant qu'elle soit réinstallée au rang... Mais une voix se fait entendre qui dit d'un ton d'impérieuse mauvaise humeur :

« Eh ! laissez-la, cette boiteuse qui ne fait qu'empêcher le jeu ! »

Le tonnerre tombant tout à coup au milieu de cette foule joyeuse n'eût pas, je vous assure, produit un plus terrifiant effet que ces paroles, qui en tout autre cas, et sorties d'une tout autre bouche, eussent été certainement à peine remarquées, même par la pauvre enfant qu'elles frappaient d'une humiliante exclusion.

Un triste silence s'établit aussitôt ; tous les yeux, exprimant le plus pénible étonnement, se fixent sur celle qui vient de parler, et qui semble elle-même saisie d'une véritable stupéfaction, comme si plus qu'aucun autre des assistants elle était étonnée que de telles paroles lui soient échappées.

Mais des sanglots éclatent ; et alors chacun suit du regard la pauvre petite infirme qui, pleurant à chaudes larmes, traînant son pas malingre, gagne l'écart en disant d'une piteuse voix :

« Ah ! petite reine ! petite reine ! est-ce bien toi qui me fais ce chagrin ? »

Et, sur ces mots, la petite reine de courir à la petite Françoise, et de crier, en pleurant elle

aussi, comme jamais peut-être elle n'a pleuré :

« Oh ! pardonne-moi, Françoise, pardonne-moi ! Je ne savais pas ce que je disais ! Je n'ai pas voulu le dire ! J'étais toute au jeu, je ne réfléchissais pas ! »

Elle prend dans ses mains les mains de l'infirme, elle les embrasse, elle tombe même à genoux devant elle en répétant avec un accent de véritable désolation :

« Pardonne-moi, Françoise, pardonne-moi ! »

Touchée par d'aussi vives marques de repentir, la petite Françoise la regarde interdite, ébahie...

Mais on vient, on les entoure, on relève Georgette, on lui dit que Françoise ne lui en veut pas, Françoise le lui dit elle-même. On met cet oubli sur le compte du fol entrain, de la joie étourdie.

Bientôt Françoise a embrassé Georgette et Georgette a embrassé Françoise. Elles ne pleurent plus ni l'une ni l'autre ; il n'y a plus de rancune chez l'une ; l'autre est certaine d'être

complètement excusée.

« Ce qui est passé est passé, dit-on, répète-t-on de toute part en se séparant ; – il n'en faut plus parler. C'est oublié, c'est fini... »

Et la fête s'achève, sans que l'événement qui vient de la troubler paraisse laisser aucune impression dans l'esprit de ceux qui en ont été les témoins.

IV

« C'est oublié, c'est fini ; il n'en faut plus parler », avait-on dit, avait-on répété, et très évidemment de la meilleur foi du monde, en se séparant ; et pourtant le soir, dans toutes les maisons du village, il n'était bruit que du dernier incident de la fête.

Ce qu'on avait oublié, c'étaient les agréables surprises ; ce qui était passé, bien passé, fini, bien fini, c'étaient les joies sans nombre éprouvées ;

ce dont on ne parlait guère, c'étaient les friandises, les jouets distribués à profusion, c'était la bonne grâce, l'empressement, la douce et entraînante gaieté de la petite reine pendant la majeure partie de la journée. Mais ce dont on se souvenait fort bien pour en faire l'objet de maint commentaire, pour en tirer d'interminables conséquences, c'était le mouvement de mauvaise humeur de la petite Georgette.

À la vérité on n'abordait guère cette question qu'avec les plus formelles dispositions à l'indulgence ; on ne condamnait pas le fait, on semblait seulement s'étonner qu'il pût avoir eu lieu. On n'en concluait pas à la méchanceté de Georgette, on se demandait, au contraire, comment un cœur aussi bon, aussi généreux avait pu un seul instant faillir à sa bonté, à sa générosité coutumières.

Si même quelques esprits moins charitables, si quelques jaloux empêchés jusque-là par la sympathie universelle de traduire leur jalousie, voulaient voir dans ce fait la preuve que Georgette n'arrivait à paraître aimable qu'en

faisant adroitement violence à un mauvais naturel qui cette fois s'était révélé malgré elle, aussitôt mainte voix s'élevait pour réclamer contre cette sévère façon de voir.

Georgette enfin se trouvait partout bien plus chaudement défendue, excusée, qu'accusée, que blâmée. Partout où l'on discutait ce malheureux oubli de son charmant, de son adorable caractère, l'on arrivait à reconnaître d'une commune voix qu'au fond la chose ne valait guère qu'on y prît garde, qu'on la discutât. Chacun, en se rangeant sincèrement à cette clémente opinion, semblait se promettre de ne plus jamais revenir sur une erreur que Georgette avait d'ailleurs aussitôt rachetée, effacée par un franc et prompt mouvement de repentir. Et l'on se séparait en disant encore : « Il n'en faut plus parler. »

Peut-être même n'en parla-t-on plus en effet, mais on en avait parlé : c'était assez, c'était beaucoup trop, hélas ! pour la renommée jusquelà si pure, si belle, si entière de Georgette, – de Georgette, entendez-vous bien, et non plus déjà de la *petite reine* ; car il est à remarquer que, du

moment où la perfection de son caractère avait pu être mise en cause, on avait instinctivement cessé de donner à la fille de la Farlotte ce gracieux titre qui témoignait de tant de perfections. Et comme l'impression en quelque sorte involontaire du premier jour ne s'effaça que lentement, il arriva qu'à l'époque où l'événement fut réellement oublié, et alors qu'on aurait dû continuer à désigner Georgette par son joli surnom, l'habitude en était perdue.

De l'avis de tous, il y avait encore dans le village une enfant très belle, très bonne, très charitable pour les pauvres gens, qui s'appelait Georgette ; mais il n'y avait plus de petite reine.

La Farlotte s'étonnait, s'affligeait que l'honneur qu'on faisait à sa fille au temps où elle était pauvre lui fût refusé alors que, riche, elle usait le mieux possible de la richesse ; et comme, par tous les moyens, la mère et la fille tâchaient de faire que l'habitude perdue fût reprise et que tous leurs efforts étaient vains :

« Pourquoi donc n'appelle-t-on plus ma Georgette comme on l'appelait auparavant ?

s'avisa de dire un jour la Farlotte, non sans laisser voir un douloureux dépit, – se peut-il qu'on ne lui ait pas encore pardonné cette misère, cette vétille que chez toute autre enfant on n'eût qu'à peine relevée ?

– Vous vous trompez, Farlotte, – lui répliqua un vieillard qui était comme le patriarche du pays, où ses avis jouissaient d'une sentencieuse autorité, – votre fille est pardonnée, bien pardonnée. Mais rappelez-vous bien qu'on a eu quelque chose à lui pardonner, et ne vous étonnez ni ne vous plaignez de ce qui arrive. Oui, sans doute, on lui a fait une grosse affaire d'une vétille que chez toute autre on eût à peine relevée... Mais pourquoi aussi était-elle la *petite reine*, c'est-à-dire l'enfant qu'on croyait incapable de rien faire qui pût choquer ou déplaire ? Elle s'est oubliée un instant... Ah ! tant pis pour elle !... il ne fallait pas qu'elle s'oubliât.

« Plus on monte, vous le savez, Farlotte, et plus la chute devient facile et dangereuse. C'est pourquoi, quand on est haut, bien haut, il faut surtout songer à se bien tenir. Si les honneurs, –

j'entends les honneurs véritables, – n'étaient pas si malaisés à mériter, il n'y aurait pas tant de plaisir à les obtenir ; mais quand on les a et qu'on veut les conserver, il faut d'autant plus veiller sur soi que ces honneurs sont plus grands. Dans ce monde, rien ne se donne pour rien ; tout est le prix de quelque chose : extrêmes honneurs, c'est extrême joie, mais c'est aussi extrême vigilance. Heureux, bien heureux donc, ceux qui peuvent être entièrement vigilants ! »

Ainsi parla le vieillard.

Depuis, ah ! que de fois j'ai été à même de reconnaître la sagesse de ses paroles !

La rose de Jéricho

I

C'était une veille de Noël. L'âge que j'avais cette année-là, je serais fort embarrassé de le dire. Un souvenir m'est resté bien présent pourtant. Je sais qu'en entrant chez mon condisciple Jeannotet, je heurtai rudement du front l'anneau d'une clef qu'on avait oubliée sur la porte. Front à hauteur de clef : mettons dix ans, ce sera me faire assez bonne mesure.

Jeannotet, dans la journée, m'avait dit : « Viens veiller chez nous ce soir, et tu verras... – Quoi ? – Ah ! quelque chose... »

Jeannotet avait accompagné ces derniers mots d'un haussement de lèvres, d'un écarquillement d'yeux si pleins de mystérieux sous-entendus que, m'approchant de lui, posant une main sur

son épaule et attachant sur le sien mon regard avide.

« Qu'est-ce donc ? hein, dis-moi !

– Oh ! une bien belle affaire, va ! Tu n'as qu'à venir, et tu la verras. »

Il se rengorgeait avec une suprême suffisance.

« Oh ! tu sais, je m'en moque de ta belle affaire, si tu ne veux pas la dire. Ça m'est bien égal, après tout, garde-la ! » Et, montrant vivement le dos à Jeannotet, je fis trois pas pour m'éloigner, mais lentement, afin qu'il eût toute facilité de me rappeler.

Bonne politique : il se ravisa en effet. Je me retournai. Il me rejoignit d'un bond, car il brûlait de me conter son histoire, autant que moi de l'entendre. Alors, son bras mis sous le mien, et avec ce chuchotement qui est le bruit particulier révélant l'éclosion des grandes révélations : « Tu sais bien, n'est-ce pas, le pays de Notre-Seigneur Jésus-Christ, là-bas, loin, loin ?

– Oui, je sais, la Terre-Sainte.

– C'est ça. Tu sais bien que, quand le petit

Jésus était tout poupon, la Vierge Marie allait laver à la fontaine de Jéricho les langes du berceau, de beaux linges bien blancs.

– Naturellement.

– Pour les faire sécher, quand elle les avait lavés, elle les étendait au soleil, sur les rosiers qui poussaient autour de la fontaine.

– Des rosiers ?

– Oui. Il y a bien longtemps de ça. Les langes ne sont plus étendus, mais les rosiers fleurissent toujours.

– Vraiment ?

– Oh ! mais ce ne sont pas des rosiers comme les nôtres.

– Je pense bien.

– Ils portent des fleurs toutes... toutes drôles. Les gens qui passent par là pour aller visiter, en dévotion, le tombeau de Notre-Seigneur, et qui voient ces roses, en prennent quand ils ne sont pas vus. Ils les rapportent ; alors imagine-toi..., devine... »

Ici Jeannotet hochait la tête superbement ; mais moi, impatienté :

« S'il faut deviner, je m'en vas.

– Oh ! je te le donnerais bien en mille d'ailleurs. Figure-toi donc que quand on les garde, bien pliées dans du papier mou, elles sont toutes sèches, toutes resserrées, et elles restent ainsi durant l'année entière ; mais quand vient la veille de Noël, qui est le jour de naissance de l'enfant Jésus, comme tu sais, on les met, la tige dans un verre qu'on a rempli d'eau de fontaine en disant un *Ave* ; et voilà que, par souvenir de son pays, en l'honneur de Notre-Seigneur, dont la bonne Vierge avait étendu les langes sur les rosiers, la rose commence aussitôt à s'ouvrir, à s'ouvrir... Et elle reste ouverte toute la sainte nuit, après qu'on l'a retirée de l'eau ; mais le lendemain elle se referme pour ne plus s'ouvrir que l'an suivant, à la même veille de Noël. Voilà.

– Tiens, tiens !

– Et si tu veux voir ça, tu n'as qu'à venir veiller chez nous ce soir.

– Bah ! bien sûr ?

– Oui, bien sûr. Ma mère a une de ces roses de Jéricho qu'un pèlerin lui a donnée. Elle l'a dans sa cassette, bien pliée dans du papier mou. Mais ce soir, comme c'est la veille de Noël, on la fera ouvrir.

– À quelle heure ?

– À sept heures.

– C'est bon ! »

Et l'important Jeannotet s'en alla recruter quelque autre futur témoin du prodige.

II

À l'heure dite, j'étais là, et en fort nombreuse compagnie. La cassette, habitacle du miraculeux végétal, fut apportée sur la table, autour de laquelle s'était formé un cercle d'yeux écarquillés.

On ouvrit la cassette au milieu d'un grand silence. La mère de famille en tira lentement un paquet allongé, gros à peu près comme une petite main fermée, noué d'un ruban bleu.

Je saurais peindre encore la forme serpentine que prit, quand on la rejeta sur la table, ce ruban qui, en se dénouant, permit l'entrebâillement du papier gris qui servait de première enveloppe.

Au papier gris succédèrent deux grandes feuilles de papier de soie, dont j'entends encore le léger froufrou, et que je vois retomber en nuages onduleux. Enfin le dernier voile fut écarté.

« La voilà ! » fit la mère, qui nous présenta, en la tenant par une sorte de pivot allongé, une touffe de menus branchages emmêlés, contractés, grisâtres et comme poudreux. Cette chose, en réalité, ne rappelait en rien une rose, mais l'étrangeté même de son aspect semblait vraiment lui confirmer le caractère surnaturel qui la rendait l'objet de tant de curiosité.

« Maintenant un verre bien propre. »

Jeannotet prit sur le dressoir le plus brillant gobelet de cristal, qu'on essuya avec une fine serviette.

« Allez le remplir ; et surtout n'oubliez pas l'*Ave* ! »

Nous sortîmes cinq ou six pour aller à la source, au fond du jardin, alors couvert de neige. Je portais le falot, une grande jeune fille tenait le verre. Nous nous rendîmes à la fontaine, sur laquelle la jeune fille se baissa en murmurant l'oraison obligée ; et nous revînmes escortant processionnellement la limpide liqueur qui devait aider à la manifestation du prodige.

Le verre fut posé au milieu de la table, et alors eut lieu la solennelle immersion du pivot qui servait de tige à la fleur mystérieuse.

« À présent il faut attendre un peu, dit la mère ; car l'effet, paraît-il, ne se produit pas tout de suite. »

Et l'on attendit, en causant de choses et d'autres, mais en ne quittant guère des yeux la touffe crispée qui trônait morne au-dessus du

gobelet que les rayons de la lampe diapraient de perles étincelantes.

III

Une grande demi-heure se passa sans qu'aucun changement appréciable pût être remarqué, et déjà la discussion s'engageait, où certains, qui osaient révoquer en doute le prétendu phénomène, se raillant eux-mêmes d'avoir pu ajouter foi à de pareilles assertions, étaient vivement rabroués par ceux qui mettaient l'insuccès de l'expérience au compte de quelques inobservations des formalités à suivre, quand soudain : « Oh ! regardez ! m'écriai-je, regardez, elle a bougé ! elle a bougé ! »

Accoudé depuis quelques minutes sur la table, le menton dans ses mains, et les yeux fixés sur la rose, je venais de surprendre une sorte de brusque mouvement de distension opéré par deux des petits rameaux gris qui, d'abord étroitement

enchevêtrés l'un dans l'autre, venaient de se séparer d'eux-mêmes.

« Voyez, là, là ! » Et je montrais, sans y toucher, les brindilles qui avaient changé de position.

Au même instant, et comme j'avais appelé tous les regards sur la touffe, quelque chose d'analogue se produisit pour d'autres rameaux.

« Mais oui ! Tiens ! c'est vrai !... Oh ! regardons. Est-ce curieux ! Un vrai miracle, quoi ! »

Les voix étaient émues ; et c'était plus que de la surprise qui se peignait sur les visages.

Tout entretien cessant, il y eut bientôt un cercle compact autour de la grande table ronde ; et pendant au moins une grande heure on n'entendit plus qu'une suite d'exclamations admiratives traduisant les phases graduelles du phénomène, qui se réalisait avec une sorte de grave et imposante lenteur.

Au bout d'une heure, en effet, toute contraction ayant disparu, la touffe recroquevillée

s'était élargie, épanouie ; l'espace s'était fait entre les ramilles alors divergentes.

Ce n'était rien moins encore qu'une rose fraîche ou desséchée : ce n'était plus la masse confuse que nous avons vue tout d'abord.

En somme, il y avait prodige, il y avait miracle. Et Dieu sait si l'on s'ébahissait, si l'on dissertait à perte de raisonnement sur l'étrange intuition dont le ciel avait doué cet humble végétal, comme pour glorifier les saints, les divins mystères.

IV

Ici le souvenir de la transition n'est plus pour moi bien précis, ce que je m'explique par l'absorption de mon jeune esprit en de difficiles pensées. Toujours est-il que ma mémoire retrouve tout à coup l'image d'un homme de haute taille qui portait l'habit sacerdotal et dont la voix vibrait grave et pénétrante.

Il avait parlé : nous nous étions à peu près tous retournés vers lui. Et si je n'ai pas retenu ses propres paroles, au moins n'en ai-je jamais oublié le sens.

« Miracle, dites-vous, mes enfants ? Je ne voudrais pas vous blâmer d'avoir eu la foi, puisque tout est faisable à Dieu ; puisqu'il peut demander témoignage de sa grandeur au brin d'herbe des champs, comme aux astres du firmament.

« Il y a miracle, en effet... ; mais non le miracle que vous pensez. Miracle plus beau, plus touchant peut-être encore que celui qui vous cause tant d'étonnement ; miracle de tendresse, de prévoyance maternelle, que l'auteur de toute tendresse, de toute prévoyance a voulu que cette petite plante accomplît après sa mort ; car elle est morte, bien morte, voyez-vous, cette plante, et non cette fleur, comme vous l'appellez. »

Le prêtre avança la main et enleva la rose de Jéricho : « Il n'y a là ni rose ni rosier, continua-t-il, ce que vous prenez pour une tige est une racine : cet ensemble de brindilles que vous

prenez pour les pétales singuliers d'une fleur singulière sont les rameaux d'une chétive plante qui trouve sa maigre existence dans les sables arides d'Arabie ou de Judée.

« Elle est la proche parente de cette giroflée qui vit dans les fentes de nos vieux murs, de cette ravenelle qui au printemps brode de jaune le tapis vert de nos blés, et de cette *bourse-à-pasteur* qui toute l'année dresse ses petites fleurs blanches et ses petites gousses en cœur le long de nos chemins... Voyez, au bout de chaque rameau, voilà autant de chapelets de menues gousses à deux cornes. Si je presse fortement sur l'une de ces gousses, – il en écrasa une, non sans peine, entre ses ongles, – j'en fais sortir deux ou trois petites graines brunes. Voyez.

« Eh bien ! c'est à l'avenir de ces graines que le Créateur a pensé, et c'est pour elles qu'a lieu le miracle.

« La plante naît à la saison nouvelle, elle grandit, elle fleurit ; oh ! une floraison sans le moindre luxe, à peu près comme notre *bourse-à-pasteur* ; quatre courts pétales blancs, puis la

gousse se forme..., puis le soleil dessèche la petite plante sur le sol desséché..., et les vents passent, qui la déracinent, qui la roulent de sables brûlants en sables brûlants...

« Si alors les gousses s'étaient ouvertes, si les graines s'étaient répandues, éparpillées, qu'en adviendrait-il, perdues qu'elles seraient dans ces plaines embrasées, dont elles doivent former à peu près la seule végétation ?

« Mais point : la gousse, très épaisse, très résistante, reste fermée ; et la plante, en se desséchant, se resserre, se contracte d'autant plus que la chaleur est plus grande. Et le souffle torride la pousse, la roule du nord au midi, du midi au nord.

« Bien repliée sur elle-même, cachant, enveloppant, déroband sa chère, sa fragile descendance, la voyez-vous passer, cette mère en qui la mort a laissé vivre ce suprême sentiment de protection ?

« Elle va, elle va. – Enfin elle s'arrête. – Où donc ? – Dans quelque pli du sol que suit un filet d'eau, dans un creux resté humide : ou bien

encore c'est que la saison pluvieuse est venue.

« Elle s'arrête. Alors se produit ce que vous venez de voir, et qui se fût produit bien mieux si vous eussiez mouillé la plante tout entière.

« De l'eau, de l'humidité : c'est le lieu, c'est le moment propice pour que la mère confie enfin à la terre, qui en fera autant de plantes nouvelles, ces graines, ces trésors jusque-là si bien gardés, si jalousement protégés.

« Les bras s'ouvrent, les gousses s'amollissent, les graines sortent ; la terre les reçoit, et... le miracle de protection maternelle est accompli... »

Ainsi parla le prêtre.

V

Dans un coin du Prater viennois, lors de la dernière exposition universelle, de pauvres Bethléhémites offraient en vente de ces

prétendues *roses de Jéricho*.

J'en ai rapporté une ; elle est là devant moi pendant que je trace ces lignes. Je la regarde ; et bien qu'elle ne soit plus pour moi la fleur légendaire dont parlait Jeannotet, mes yeux ne s'arrêtent pas sur elle avec moins de vénération que le soir où je croyais encore voir se réaliser le prodige que m'avait annoncé mon petit camarade.

Table

Le trésor de Jean Loupeau.....	5
La poche de Louis	32
Premier en géographie	45
Les groseilles.....	54
Le cinquième sou	62
Le poisson d'avril.....	67
La fête du maître d'école.....	74
La bête au bon Dieu	98
La pierre qui tourne	111
Le gentilhomme verrier.....	125
Une mouche noire	137
Courage et témérité	145
L'oiseau merveilleux.....	147
De quoi le bonheur est fait	155
La petite reine.....	169
La rose de Jéricho.....	197

Cet ouvrage est le 268^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.